



Le drame à l'hôtel de ville de Dixmude.

On envoya toutes les troupes disponibles sur les points les plus menacés, notamment le 2^e chasseurs, qui avait soutenu une lutte acharnée près de Dixmude, où il avait été appelé à renforcer notre infanterie et les fusiliers marins. Mais maintenant on risquait de perdre tous les fruits de cette résistance héroïque. Sans doute près de la ville même, aux environs de Beerst, Eessen et Woumen,

l'ennemi n'avait pu passer. Tous ses assauts, et il en fit jusqu'à quinze en une seule nuit, se heurtèrent à la ténacité des défenseurs.

Mais à quoi serviraient tous ces sacrifices puisque les Allemands avaient traversé l'Yser plus au nord et qu'ils étaient sur le point de tourner la tête de pont ?

Le soir du 23, c'est-à-dire au moment où, après ses

contre-attaques infructueuses près de Tervaete, l'ennemi préparait une formidable offensive, la 2^e compagnie du 2^e chasseurs fut enfin relevée près de Dixmude.

Le commandant Willy Breton écrit à ce sujet :

« Elles comptaient, les vaillantes compagnies de chasseurs, soixante heures de tranchées consécutives qui s'étaient terminées dans un véritable supplice. Supplice de la faim et de la soif torturant des soldats grelottant de fièvre, subissant toutes les affres d'un bombardement d'indescriptible violence. Ils sortaient de cet enfer horriblement meurtris, maculés de boue et de sang, vêtus d'uniformes en loques; mais ils n'avaient pas lâché pied d'une semelle. Et telles qu'ils les occupèrent le matin du 21, telles ils remirent à leurs successeurs, le soir du 23, les positions qu'ils avaient reçu mission de tenir, au besoin jusqu'à la mort.

Nos chasseurs, fourbus, malades d'épuisement, atteignirent Oostkerke bien tard dans la soirée. Ils retrouvèrent les compagnies du bataillon Leblanc qui, le même soir, avaient été relevées dans les tranchées de Keyzershoek. Au cantonnement, il leur fut enfin possible, heureusement, de se ravitailler quelque peu; on leur annonça, de plus, qu'en récompense de leur belle vaillance, et pour dissiper leurs cruelles fatigues, quarante-huit heures de repos leur allaient être accordées. Alors, la conscience sereine, l'estomac criant moins famine, tout à la joie de penser qu'il leur était permis de dormir enfin tout leur saoul, nos braves petits soldats s'étendirent sur la paille de leurs logements, où un sommeil de plomb bientôt les terrassa.

Nos chasseurs se croyaient presque au bout de leurs peines. Dès l'aube du lendemain, pourtant, on allait devoir exiger d'eux de nouveaux et terribles sacrifices, et les jeter encore en pleine fournaise, trois jours durant.

Car on venait d'apprendre de Tervaete la nouvelle effrayante que l'ennemi avait déclenché une violente offensive, après avoir pris pied au-delà de l'Yser.

La tête de pont de Dixmude se trouvait en péril d'être tournée par le nord, car à mesure qu'elles traversaient la rivière, les forces ennemies se scindaient en deux courants distincts dont l'un se dirigeait à droite et l'autre à gauche.

Toutes les réserves encore disponibles à l'ouest de Dixmude furent précipitées vers le danger. On allait tenter, par une contre-attaque, sinon de refouler complètement l'adversaire, — ce qui dès l'abord s'avérait impossible, — au moins de briser suffisamment son effort pour écarter la terrible menace née de ses succès antérieurs.

Et c'est pourquoi, au lieu de jouir du repos qu'on avait cru pouvoir leur promettre, les deux bataillons de chasseurs exténués retournèrent, ce matin du 24 octobre, à l'ardente bataille qui traversait la plus angoissante des crises. L'ordre leur fut donné de se porter sur Oud-Stuyvekenskerke, dont la grosse tour carrée de l'église s'élevait là-bas vers le ciel, comme un signe de ralliement; puis, arrivés là, de pousser vers les fermes Den Toren et Vandewoude qui, sur la rive gauche de l'Yser, à l'ouest de la borne 14, servaient de points d'appui aux attaques allemandes.

Le major Leblanc était avisé en même temps que des troupes du 1^{er} de ligne, ainsi que des fusiliers marins, soutiendraient l'action des chasseurs sur leur droite, et que nos canons prépareraient le mouvement. Pour le reste, l'ordre enjoignait d'avancer coûte que coûte et sans perdre un moment.

La compagnie du capitaine Favier, détachée en pointe de garde, se mit en route à l'instant même.

En bon ordre et sans encombre, les deux bataillons gagnèrent d'abord le carrefour « Lettenberg cabaret » où le chemin d'Oostkerke croise la grand-route de Dixmude à Pervyse. Mais dès ce moment ils furent assaillis par le feu terrible de l'artillerie lourde ennemie.

Néanmoins, les chasseurs durent avancer sous cette pluie de mitraille, en se couvrant autant que possible contre les projectiles des grosses pièces d'artillerie.

Ils atteignirent enfin Oud-Stuyvekenskerke, un hameau de Stuyvekenskerke, où déjà l'ennemi s'était retranché dans les maisons. Le commandant Dupuis y fut tué à la tête de son bataillon. D'autres officiers furent tués ou

blessés, mais nos troupes réussirent cependant à rejeter les Allemands hors du village.

Puis on poussa plus loin. L'objectif visé était la ferme « Den Toren ».

Ce qu'il fallut aux quelques officiers encore valides, d'énergie, de courage et de sublime vaillance pour rassembler leurs hommes épuisés, leur faire contourner le village à l'ouest et les porter en avant vers la ferme Vandewoude, seuls ceux qui ont vécu ces heures tragiques pourraient le dire. Leur attitude résolue réalisa pourtant ce miracle. Et les chasseurs gagnèrent du terrain vers l'est, sous la mitraille de plus en plus meurtrière, durant que nos canons rageurs lançaient leurs bordées sur les points d'appui vers où l'ennemi avait reculé.

Dans ce mouvement, les bataillons du major Leblanc se lièrent à leur gauche au 10^e de ligne et à un régiment français arrivé en renfort. De voir les fantassins alliés bondir comme eux et les soutenir, un regain de courage anima les nôtres. La petite rivière De Vliet tranchée, les chasseurs, pas à pas, progressèrent à travers le terrain fangeux, coupé d'innombrables ruisseaux, et parvinrent ainsi jusqu'à 600 mètres environ de la ferme Vandewoude, où leur élan cent fois se brisa contre le feu implacable qui achevait de les décimer.

Les hommes n'en pouvaient plus. Ils se battaient maintenant depuis quatre jours sans répit et presque sans nourriture. L'avance dans ce sol gluant, où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, les avait à ce point rompus de fatigue, qu'ils s'étaient écroulés dans les petits fossés boueux qui leur devaient servir de tranchées, incapables même de tirer encore un coup à fusil.

« Je crois qu'on peut nous laisser mourir ici, sans aller plus loin », gémit un jeune sergent, que la fièvre faisait claquer des dents.

Et d'autres, en contemplant leurs camarades tombés, murmuraient :

« Ils ont fini de souffrir ! » Car partout, hélas ! on avait atteint le parodysme de la souffrance.

La grange et l'étable attenante d'une ferme voisine avaient été couvertes en ambulance. On fit bouillir l'eau des ruisseaux pour calmer un peu la soif brûlante des agonisants. Il ne fallait pas songer à évacuer les patients vers l'arrière, car la seule issue vers la route Dixmude-Nieuport consistait en un pont étroit, exposé d'ailleurs à un bombardement continu et où gémissaient tant de pauvres blessés qu'un soldat l'avait appelé « le pont des soupirs ». Ainsi arriva la nuit du 24 au 25.

Mais il nous faut revenir au samedi 24, qui avait été marqué par un événement capital, escompté depuis longtemps.

avait atteint le paroxysme de la souffrance.

Les secours promis étaient enfin arrivés; c'était la 42^e division française, la division Grossetti, qui s'était déjà couverte de gloire aux marais de Saint-Gond et qui avait contribué à la victoire de la Marne, à un moment où la situation semblait particulièrement critique.

Elle fit son entrée à Furnes dans la nuit du 23, au son d'une éclatante fanfare.

Le ministre Vandervelde a donné de ce fait la description suivante dans son ouvrage « La Belgique envahie » : « Le 23 octobre notre centre était enfoncé.

J'étais, ce jour-là, à Ramsappelle, au poste de campagne du général commandant la 1^{re} D. A., et j'assistais, pour la première fois, à l'une de ces canonnades infernales caractéristiques de la guerre moderne, qui faisait tomber sur les positions belges un déluge de projectiles.

Le champ de bataille, en apparence, était désert. A part quelques soldats à côté de nous, tapis dans le fossé de la route, on ne voyait rien, rien que les « marmittes » tapant de tous côtés, et, de temps à autre, un homme courant d'une tranchée à l'autre, comme les lapins, dans les dunes, sortent d'un terrier pour se jeter dans le terrier voisin.

Mais là-bas, en avant de la ligne du chemin de fer, on devait se battre corps à corps et, aux nouvelles qui arrivaient, je voyais le front du général s'assombrir : certes, ils ne passeraient pas aujourd'hui, mais qu'arriverait-il demain si les Français tant attendus n'arrivaient pas à la rescousse ?

Je rentrais à Furnes vers le soir, l'angoisse au cœur.



Les ruines de Passchendaele.

lorsque notre auto arrêtée à l'entrée de la ville, quelqu'un me dit : « On passe une revue sur la place. »

Une revue à pareil moment. C'était invraisemblable, et néanmoins c'était vrai.

Sur la vieille place si pittoresque, que les obus allemands n'avaient pas encore touchée, on passait réellement à notre revue.

Le Roi était là, le général Joffre aussi, et, devant eux, des soldats défilaient : quelques bataillons de chasseurs en uniformes poudreux, mais alertes, mordants, plein d'ardeur guerrière, l'avant-garde de forces qui venaient à notre secours.

Nous n'étions plus seuls, enfin ! La France était là, l'Angleterre plus loin, vers Ypres. Et de la mer aux Vosges allait se constituer cette muraille continue et formidable, derrière laquelle, aujourd'hui encore, deux millions d'hommes montent la garde pour la défense du droit, de la liberté, de la civilisation.

Dès le lendemain, une brigade de la 42e division française agit dans la boucle de Tervaeete.

En réalité les Français avaient un autre plan. Ils auraient voulu prendre l'offensive et pousser jusqu'à Ostende afin de menacer les Allemands dans le flanc. A cette fin une partie de leurs effectifs se dirigea vers Nieuport.

Nous aurons l'occasion de les voir à l'œuvre, lorsqu'il faudra décrire plus en détail les opérations aux environs de Nieuport.

Mais à ce moment notre grand quartier général avait besoin de secours immédiats au centre de la position.

Les Français à Tervaeete. — Les Allemands à Schoorbakke. — La retraite vers le Beverdijk.

Grossetti avait pour mission de rejeter l'ennemi des positions qu'il occupait dans la boucle de Tervaeete. A la gauche des Français se trouvait notre première division, à droite le 10e de ligne et le 2e chasseurs, dont nous avons déjà raconté les exploits.

Plus au sud était posté le 11e de ligne, que Ronarc'h avait retiré de Dixmude afin d'arrêter la progression de l'ennemi près des tanks à pétrole.

L'apparition des alliés tant attendus fut saluée avec enthousiasme et éveilla parmi nos troupes un renouveau de courage. On avait à plusieurs reprises annoncé leur arrivée imminente et au début de la bataille on n'avait même demandé à nos hommes que de résister pendant 48 heures. Cela se passait le 15 octobre. Or, on était déjà au 24. Les 48 heures étaient devenues dix jours entiers.

« Pour assurer la défense, écrit M. Vandervelde dans l'ouvrage susmentionné, le roi Albert n'avait que des effectifs terriblement réduits : 82.000 hommes et 48.000 fusils, plus 6.000 fusiliers marins, dont la majorité était de jeunes hommes, des apprentis fusiliers, de dix-huit à

vingt ans, que les Allemands appelaient des «demoiselles à pompon rouge».

Du côté des assaillants, au contraire, il y avait trois corps d'armée, le IIIe, le XXIIe et le XIIIe, plus une division, la 4e division d'ersatz, soit 150.000 hommes avec une artillerie lourde formidable, tandis que les Belges et les fusiliers marins n'avaient que leurs pièces de campagne.

Cette énorme disproportion de forces, il est vrai, ne devait être que temporaire.

Aux Belges harassés, épuisés, démoralisés peut-être, décimés en tout cas et par le siège d'Anvers et par huit jours d'une retraite plus que pénible, le haut commandement français ne demandait qu'une seule chose : tenir pendant quarante-huit heures, jusqu'à ce que des renforts arrivent.

Mais pourrait-on tenir, même pendant quarante-huit heures ?

Les meilleurs en doutaient.

Le 15 octobre, sur la place de Furnes, je rencontrai Paul Lippens, grand propriétaire et grand industriel, qui s'était engagé comme simple soldat au début de la guerre, et qu'une balle perdue devait tuer neuf mois plus tard. Il me le dit très net : « dans l'état où est l'armée, si elle résiste pendant deux jours, ce sera un miracle. »

Elle résista dix jours. Mais au prix de quel héroïsme et dans quel état lamentable elle se trouvait !

Voici, par exemple, ce que dit Willy Breton à propos de ses chasseurs :

« Nos hommes, exténués, n'avaient plus même la force de se plaindre. Ils savaient seulement qu'un ordre obstiné les contraignait à se faire tuer sur place, et stoïques, demeuraient à leur poste. Quand une rafale de mitraille semait la mort parmi eux, des chasseurs murmuraient simplement, en regardant leurs compagnons qui venaient de rendre l'âme : « Ils ont fini de souffrir ! »

Puis il décrit le spectacle de la grange où, comme nous l'avons signalé, s'entassaient les pauvres blessés. Les malheureux, couchés sur leur lit de paille, gémissaient de douleur, en proie au délire d'une fièvre brûlante :

« Le médecin, l'aumônier et le personnel infirmier prodiguaient à toute cette souffrance leurs soins inlassables, impuissants cependant à secourir complètement tant d'affreuse misère.

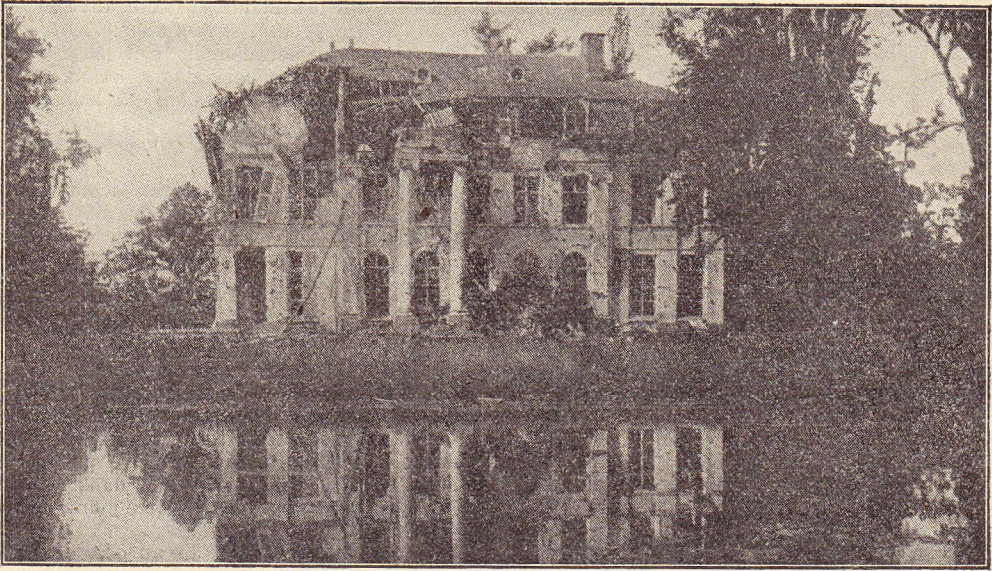
Le capitaine Smets, atteint d'une balle dans la joue, se dévouait encore à soigner les autres. Le sous-lieutenant auxiliaire Calonne, un brave venu lui aussi de la gendarmerie, s'était traîné jusqu'au poste, les deux cuisses traversées par une balle, refusant l'aide généreuse du lieutenant porte-drapeau Dengis qui s'était offert à le transporter sur son dos. « Non, laissez-moi, avait-il déclaré ; c'est assez d'un seul ; vous n'avez pas le droit de vous faire tuer pour moi. » Et maîtrisant ses douleurs, l'héroïque officier, perdant son sang à chaque pas, parcourut seul l'horrible calvaire, pour venir enfin s'affaler à bout de forces dans la cour de la petite ferme, réclamant seulement une botte de paille pour lui servir de siège. Plus heureux que lui, le lieutenant Dengis rejoignit peu tard l'état-major, n'ayant qu'un pan de sa capote déchiré par un éclat d'obus. »

Et sur toute l'étendue de la ligne les mêmes scènes se répétaient. Près du remblai du chemin de fer étaient couchés des détachements du 8e de ligne, des grenadiers, des carabiniers, épaves humaines, sans ressort, sans volonté, sans énergie.

Il fallaitveiller les dormeurs, leur administrer des coups dans les reins pour les faire retourner au feu. On était à bout, on n'en pouvait plus, mais il fallait se battre quand même et toujours. Le 7e se trouvait dans des conditions analogues plus au nord, près de St-Georges. Quel martyr nos hommes endurèrent le long de l'Yser sanglant !

Oui, il était temps que l'aide des Français arrivât. La plupart n'y croyaient même plus, parce qu'on leur avait fait antérieurement les mêmes promesses à Liège, et plus tard encore, et que toujours les Belges avaient dû lutter seuls.

Mais à présent, ils étaient là, les Alliés, et la division Grossetti préparait déjà une attaque qui devait déboucher de Pervyse.



Cnâteau de Boesinghe.

La vue de ces troupes bien équipées et bien nourries était déjà un reconfort. A côté d'elles nos pauvres soldats, avec leurs uniformes déchirés et leurs mines affamées, ressemblaient à de vrais fantômes.

Grossetti était très optimiste.

« Ayant quitté le matin du 24 la ferme Vogelsteen, écrit M. Baulu, le général Grossetti traversa les hurlements de Pervyse et s'arrêta au passage à niveau, devant la petite gare en briques rouges, du haut de laquelle se découvrait à l'œil nu la majeure partie du champ de bataille : au fond la frise de l'Yser; à gauche la route bordée d'arbres de Schoorbakke; au centre Stuyvekenskerke dont la tour calcinée s'appuie aux ombrages de Vicogne; à droite la tour d'Oud-Stuyvekenskerke qui ne sera bientôt qu'un étroit minaret, plus loin, contre l'Yser, la rondeur des tanks en dentelle, et enfin tout à la pointe du croissant, le bastion enflammé de Dixmude.

Fumant tranquillement son cigare, le chef assiste sous la mitraille au départ de ses troupes. Son ordre aux officiers porte : « Point de direction, Stuyvekenskerke, formation articulée, exécution immédiate ».

— Bien, mon général.

Et ça part tout doucement...

Quand le dernier troupière a disparu vers les marécages mortels, le général fait apporter deux chaises, s'assied devant la gare au milieu des bouteilles de bronze qui éclatent et, rendant à la vieille formule de politesse toute sa valeur, il désigne en souriant à l'officier venu aux renseignements la deuxième chaise qui dansote sur le sol :

— Prenez donc, monsieur, la *peine* de vous asseoir.

A voir ses belles troupes aguerries gagner par bonds nerveux les approches de Stuyvekenskerke, le général Grossetti peut se croire fondé à dire à un officier d'état-major belge : « Monsieur, vous pouvez annoncer à votre général que mes troupes ont repris les tranchées abandonnées par les vôtres; je vais les remettre à vos hommes et ma division partira pour une autre mission. »

Mais hélas ! bientôt tout change de face : la pluie de gros noirs, l'abominable lacs des canaux viennent à bout de la superbe cohésion; les unités se rompent, les hommes trébuchent dans les vliets, ils s'éparpillent sous la furieuse canonnade. Leur ardeur combattive les porte cependant jusqu'à Vicogne, mais là, devant la forteresse hérissée de mitrailleuses, leurs pertes sont si effroyables, qu'en dépit de leur énergie ils sont obligés de se rabattre entre Stuyvekenskerke et le chemin de fer, dans des tranchées belges qu'ils vont solidement étayer. » (1)

Cette journée du 24 fut vraiment tragique.

Une lutte extrêmement violente était engagée aussi un peu plus au nord, près de Schoorbakke, point stratégique fort important, où la route de Bruges à Furnes franchit l'Yser.

La 1re division occupait ce secteur et défendit la tête de pont avec tant d'opiniâtreté que les Belges purent s'y maintenir jusqu'au soir du 23 octobre, malgré les assauts réitérés et formidables de l'ennemi. Ils se retirèrent enfin après avoir fait sauter le pont.

Sur la route de Pervyse la position était tenue par le 4e et le 24e de ligne; les carabiniers et les grenadiers qui formaient leur droite durent se replier jusqu'au canal, le Grand Beverdijk. Dans ces parages se trouvaient également un bataillon du 2e chasseurs et deux bataillons du 3e chasseurs.

Jusqu'à ce moment là résistance intrépide des Belges à Schoorbakke avait empêché l'ennemi de traverser l'Yser à cet endroit, bien qu'il y envoyât constamment des troupes fraîches, mais le 24 un grave danger menaça cette partie de la rivière. On n'a pas oublié que les Allemands avaient franchi l'Yser à Tervaete et dès le début de leur grande offensive leur détachements se repandirent à la fois vers Dixmude à gauche, et à droite dans la direction de Schoorbakke.

La l'ennemi pénétra dans les positions du 4e de ligne, ce qui eut pour résultat d'affaiblir la résistance des nôtres en permettant à l'ennemi de s'emparer de Schoorbakke même.

C'était-là un fait d'une extrême gravité, car ce point était situé à l'intersection de trois routes, dont l'une conduisait à Ramscappelle, une à Pervyse et la dernière à Boitshoeke.

Le 2e grenadiers dut d'abord battre en retraite vers le canal « Groote Beverdijk » et aussitôt l'ennemi occupa la ferme « De Groote Hemme », entourée d'un fossé et qui constituait un point d'appui de premier ordre.

Au sud-ouest il s'avança jusqu'à la Blauwvoegbrug, située également sur le Beverdijk, où il fut contenu par les grenadiers, les chasseurs et les fantassins. Ainsi fut formée une ligne nouvelle, celle du Beverdijk, où s'organisa la résistance.

Nous avons vu le résultat de la lutte engagée le 24 dans la partie la plus importante de nos positions.

L'état-major allemand avait envoyé de Thielt l'ordre formel de percer le front de l'Yser coûte que coûte sans tenir compte des pertes de vies humaines. Aucun sacrifice ne devait être trop grand pour arriver enfin à s'ouvrir la route vers la France.

On estimait, non sans raison d'ailleurs, que la puissante armée du kaiser avait été retenue beaucoup trop

(1) « La Bataille de l'Yser. »



Soldat blessé, secouru par les civils.

longtemps devant cette ligne si mince et si faible.

Le danger le plus pressant menaçait les Alliés aux environs de Dixmude. Il fallut y déployer des prodiges d'héroïsme et d'endurance pour contenir l'avalanche grise.

Vers le soir les hommes se reposaient épuisés sur leurs positions qu'ils avaient maintenues contre tous les assauts. Nous avons dit quelle était la situation des chasseurs à ce moment. Elle était identique partout.

Le spectacle devint plus lamentable encore ce samedi soir lorsque les tanks à pétrole furent atteints par les obus. Le liquide brûlant s'écoula des chaudières crevées, au milieu d'un tourbillon de fumée et de flammes. Ce fut un horrible pendant du tableau que présentait Anvers lors de la retraite, mais l'effet ici fut autrement désastreux, car le pétrole s'infiltra dans les canaux et les nuées asphyxiantes planèrent au-dessus des tranchées, tandis que nos soldats étaient obligés de rester à leur poste, dans une atmosphère empestée et irrespirable.

Quelques groupes, cependant, les yeux dilatés par l'angoisse et tremblants de tous leurs membres, s'enfuirent vers l'arrière. Mais à quoi bon ? Fort peu échappèrent aux recherches des gendarmes qui refoulèrent implacablement les fuyards vers leurs positions, en les menaçant au besoin de leur revolver.

Combien ce samedi soir était différent du temps de paix, lorsque les gens du Veurne-Ambacht rentraient à leurs foyers, tranquilles et heureux. Quelle douceur et quelle poésie se dégageait alors des fermes et des villages si pimpants et si coquets dans la fraîcheur renouvelée de leur toilette dominicale.

Quel contraste à présent !. Et le dimanche matin se leva dans un ciel empreint de mélancolie et de désespérance. Les tours, au lieu de chanter comme auparavant leurs belles et retentissantes chansons de joie et de piété, brûlaient comme des torches ; d'autres érigeaient leurs masses calcinées au milieu des ruines, celles de Nieupoort, de Lombartzijde, de Ramsappelle, de Pervyse, de Mannekenvere, de Schoore, de Keyem, de Saint-Georges, de Stuyvekenskerke, de Dixmude, de Beerst, d'Essen, de Caeskerke.

Notre artillerie bombardait la tour monumentale de Woumen et les obus éclataient en une sombre symphonie autour de sa structure imposante.

Un homme et une femme furent tués. Des toits furent éventrés et des maisons rasées par l'ouragan de fer. Et soudain la puissante tour chancela et ses trois cloches dégringolèrent avec fracas au milieu d'un amas de pierres, de chaux, de bois et de ferraille.

On eût dit que le Veurne-Ambacht tout entier était

destiné à périr et que ce joli pays allait devenir non seulement un cimetière de soldats, mais une vaste nécropole de villages et de fermes.

Et ce n'était qu'un commencement.

Le 24 octobre passa dans l'horreur et la crainte. Sans aucun doute l'ennemi avait fait des progrès et nul ne songeait à le contester. Il était fortement établi à Vicogne, près de Stuyvekenskerke, le point extrême de son avance vers l'ouest.

Il occupait St-Georges, où se livrèrent des combats ardents que nous avons décrits, Schoorbakke et Tervaete, autant de points fort importants sur l'Yser. Il tenait la rive gauche jusque près de Dixmude. Mais là son avance avait été arrêtée heureusement près des fermes « Den Toren », « Vandewoude », « Kloosterhoek » et les tanks à pétrole. Quoique la situation fût critique, l'amiral Ronarc'h avait réussi à former à cet endroit une digue infranchissable, un mur de soldats héroïques reliant l'Yser dans la direction de l'est à l'ouest avec le chemin de fer de Dixmude-Nieuport, qui protégeait la petite ville, du côté du nord.

Telle était donc la situation le samedi soir. L'état-major allemand avait vu encore une fois ses espérances déçues. Il avait attendu de cette journée des résultats plus décisifs et avait espéré briser complètement la résistance des Alliés. Depuis trois jours sa formidable armée luttait pour s'emparer de quelques petits canaux, de prairies et de fermes sur la rive opposée de l'Yser, mais les deux clefs de la position, les véritables arcs-boutants de la défense, Nieuport et Dixmude, deux petites villes faiblement fortifiées, restaient aux mains des Belges.

Cependant l'ennemi ne renonça pas à ses tentatives désespérées et dans la nuit, il tenta un suprême effort sur Dixmude, qu'il attaqua en direction de Beerst, Essen et Woumen. Comme les vagues de la mer, poussées par l'ouragan, viennent se briser sur le rivage, les flots ennemis se jetèrent successivement sur les positions des Belges et des fusiliers marins. A peine un assaut était-il repoussé qu'un autre se déchaînait. Et toujours les mêmes défenseurs épuisés et haletants devaient résister à des renforts sans cesse renouvelés, subir et dominer dix, douze, vingt assauts, demeurer impassibles sous une grêle de mitraille, d'obus, de projectiles de toute sorte.

Comment s'étonner que dans ces conditions il y eût une légère panique ? Mais le colonel Jacques rassembla les hommes, les reforma et cette fois encore l'ennemi ne passa pas.

Les officiers allemands étaient dans une fureur folle et poussaient des hurlements de rage. Depuis dix jours la puissante armée était retenue devant ces positions si peu redoutables en apparence, alors qu'en dix jours elle avait réduit les forteresses les plus modernes. Ici c'étaient des blessés qu'on voyait revenir du champ de bataille ou des fuyards hébétés, épaves humaines sans force et sans volonté, qui se laissaient ramener ensuite comme un misérable troupeau vers le lieu du massacre.

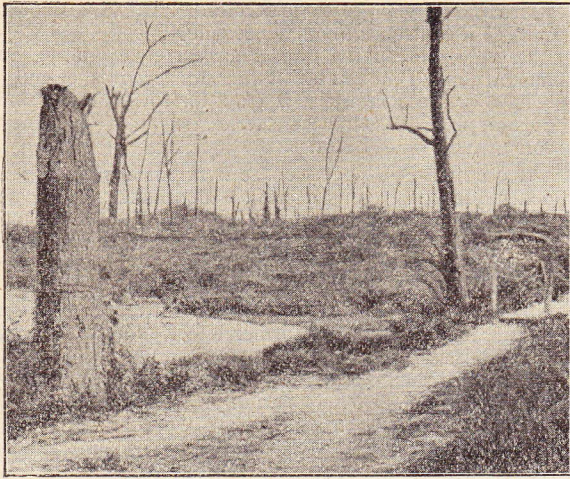
Ainsi s'écoula cette nuit pleine d'horreur. Nos officiers, provisoirement, étaient rassurés, car Dixmude, le pilier du front de l'Yser, avait résisté à tous les assauts. Néanmoins on vécut cette nuit-là une heure d'angoisse terrible. Le bruit avait couru soudain :

« Les Allemands sont dans nos lignes ! »

Le fait semblait impossible, et on crut d'abord à quelque fausse alerte, mais c'était exact.

Un groupe ennemi avait pénétré à Dixmude. Nul n'aurait pu dire comment ils y étaient parvenus. On a émis à ce sujet toutes sortes d'hypothèses et répandu des légendes compliquées. La vérité est probablement plus simple. Notre ligne faiblement étoffée présentait à certains moments des vides dangereux. Il n'était pas impossible à des soldats suffisamment hardis de se glisser par ces intervalles, de dissimuler leur présence et de se grouper ensuite parmi les ruines.

Lorsque l'ennemi réclamait des hommes de bonne volonté pour une mission périlleuse, il les trouvait sans trop de peine. Certains individus étaient disposés à accomplir des expéditions de ce genre : ceux, par exemple, qui ne craignaient pas la mort et qui voulaient se distinguer ; ou d'autres qui désiraient par ce moyen racheter un moment de faiblesse.



Les ruines du château de Boesinghe.

Et cela suffit à expliquer la présence d'un détachement ennemi à Dixmude.

« Vers sept heures du soir, écrit Le Goffic, la compagnie Gamas (7e du 2e bataillon) allait prendre la relève des tranchées du sud. En route, presque à la sortie de la ville, elle se heurte à une troupe allemande d'égale force qui s'est glissée là on ne sait comment. Fusillade, mêlée générale, où nos marins, à coups de crosse et de baïonnette, s'ouvrent un passage dans la bande et démolisissent une quarantaine d'Allemands. La compagnie Gamas compta de son côté cette nuit 14 tués, dont l'officier des équipages Dodu.

Puis une accalmie. Il pleut. C'est le seul bruit qu'on entend jusqu'à deux heures du matin, où brusquement une nouvelle mousqueterie crépite près de la gare de Caeskerke, à l'intérieur même de la défense.

Nos hommes ou nos alliés, énervés par cette vie d'alertes continuelles, ont-ils cédé à quelque mouvement irréféchi ?

Au témoignage des plus braves, les hallucinations sont fréquentes la nuit, dans les tranchées; tous les pièges de l'ombre se dressent devant l'esprit; la circulation du sang dans les artères fait le bruit d'une troupe en marche; il suffit d'une sentinelle impressionnable qui lâche au hasard son coup de fusil pour que toute la section lui fasse écho.

Convaincu qu'il s'agit d'une méprise de ce genre, l'état-major, dont le poste est encore à la gare de Caeskerke, crie aux sections de cesser le feu. Cependant, comme la fusillade continue dans la direction de la ville, l'amiral détache en reconnaissance un de ses officiers, le lieutenant van vaisseau Durand-Gasselien, qui pousse jusqu'à l'Yser sans trouver d'ennemi. La fusillade s'est tue; partout les voies sont libres; le lieutenant Durand-Gasselien retourne vers Caeskerke.

En route, il avise une voiture d'ambulance de la brigade qui remontait vers Dixmude et qui répond « Rouge-Croix » à son qui-vive.

Un peu surpris de l'inversion, il arrête la voiture : elle était occupée par des Allemands, qui se rendirent d'ailleurs sans résistance. Mais cette capture a donné un nouveau tour aux réflexions de l'état-major : il ne fait plus de doute qu'un raid d'infanterie a été tenté sur la ville; les Allemands de la voiture d'ambulance appartiennent vraisemblablement à la troupe d'assaillants mystérieux qui s'est jetée dans la nuit sur Dixmude et qui s'est, non moins mystérieusement évanouie après ce singulier coup d'audace.

Il faut bien qu'une de nos tranchées de couverture ait craqué, mais laquelle? Ce sont nos alliés qui tiennent la voie du chemin de fer par où les Allemands ont pénétré dans la défense en sonnant la charge.

L'énigme est inquiétante; mais, par cette nuit poisseuse, qui prête sa complicité à l'ennemi, il ne sert pas d'en chercher le mot : on ne l'aura que le matin, au petit jour, quand un de nos détachements, en surveillance sur l'Yser, apercevra tout à coup, dans une prairie, un

bizarre ramassis de Belges, de fusiliers marins et d'Allemands. Nos hommes ont-ils été faits prisonniers? Ou sont-ce eux qui ramènent les Allemands ?

L'incertitude dure peu. Une brève mousqueterie : les marins tombent; la bande s'égaïlle. »

Voici quelques épisodes de cet incident qui fut un des plus dramatiques de la défense de Dixmude :

« La nuit se poursuivant d'une façon normale et semblant ne plus devoir être troublée par aucun incident, raconte un témoin, le docteur Duguet en avait profité pour aller prendre un peu de repos dans la maison qu'il habitait et qu'une largeur de rue séparait de son ambulance. L'abbé Le Helloco, aumônier du 2e régiment, l'y avait rejoint vers une heure et demie du matin. Celui-ci confesse qu'il était bien un peu inquiet, en raison de l'échauffourée précédente, où il s'était prodigué, selon son habitude, au chevet de nos blessés. Après quelques minutes d'entretien, les deux hommes se séparèrent pour gagner leurs couchettes de paille.

L'abbé dormait depuis une heure ou deux, quand des coups de feu tirés à proximité l'éveillèrent en sursaut. Il se secoua et rejoignit le docteur Duguet qui était déjà debout.

Les deux hommes n'échangèrent aucune parole. Du même mouvement, sans prendre la précaution d'éteindre les lumières derrière eux, ils se jetèrent au dehors. Ils faisaient cible dans le cadre de la porte : une décharge les coucha sur le seuil. Le docteur Duguet avait été frappé d'une balle au ventre; l'abbé Le Helloco était atteint à la tête, au bras et au rein droits. Les deux corps se touchaient.

« Monsieur l'abbé, murmura le docteur Duguet, nous sommes perdus. Donnez-moi l'absolution... Je regrette... »

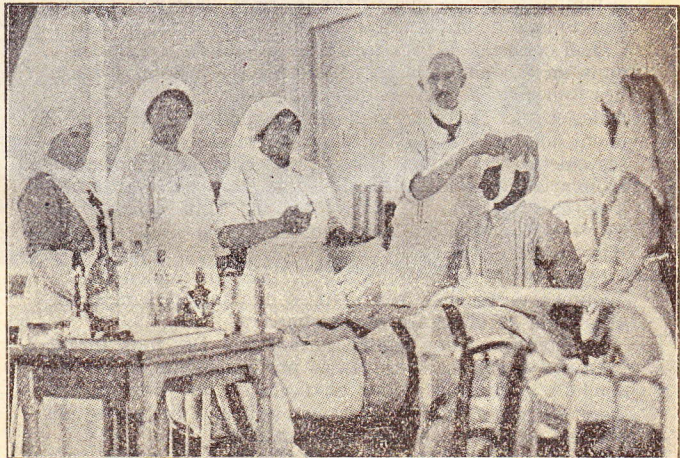
L'abbé trouva la force de lever son bras alourdi et de tracer sur le mourant le signe du pardon. Puis il s'évanouit, et ce fut son salut. Ni lui, ni le docteur Duguet ne comprirent sur le moment ce qui s'était passé.

D'où sortait la troupe de forbans qui venait de les abattre? Et comment avait-elle réussi à se faufiler entre nos lignes sans être vue?

Mystère. Cette fusillade éclatant dans leur dos avait causé un certain désarroi dans les sections les plus rapprochées qui s'étaient crues prises à revers et qui l'eussent été en effet, si l'attaque avait été soutenue. La bande arrivait devant l'ambulance au moment où le personnel (trois médecins belges, quelques matelots infirmiers et le quartier-maître Bonnet) s'empressait autour du docteur Duguet qui respirait encore.

Elle fit prisonniers tout le paquet et l'entraîna dans sa ruée imbécile à travers la ville. Officiers et soldats devaient être ivres.

On aurait peine à s'expliquer autrement une équipée aussi folle; nous tenions tous les abords de Dixmude; le bref mouvement de panique qui s'était produit dans certaines sections avait été tout de suite enrayé. L'in vraisemblance d'une action nocturne à l'intérieur de la défense était telle que le commandant Jeannot, en réserve cette nuit-là et qui, réveillé par la fusillade,



Ambulance belge.



Enterrement d'un officier belge.

comme le docteur Duguet et l'abbé Le Helloco, était sorti de sa maison pour armer son secteur, n'avait pas mis le revolver en main,

Se méprenant sur les intentions et les qualités des groupes qui s'avançaient, il court à eux pour les arraisonner et les reporter vers la tranchée.

Ce petit homme replet, grisonnant, aux manières rudes et simples, est adoré de nos marins. Il n'y en a pas de plus brave. On le sait, et lui-même connaît son ascendant sur ses hommes.

Quand il s'aperçoit de sa méprise, il est trop tard : les Allemands l'ont saisi, désarmé et entraîné au milieu de *hoch ! hoch !* de satisfaction.

La bande continué à foncer vers l'Yser, poussant devant elle quelques fuyards et réussissant en partie à franchir la rivière au milieu de la confusion qui s'ensuit. Heureusement, l'hésitation dure peu. A la clarté d'un projecteur, le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui commande la garde du pont, identifie l'assaillant et fait immédiatement ouvrir le feu sur lui : la plupart des Allemands qui se trouvent dans le rayon de nos mitrailleuses sont fauchés; le reste se débande par les rues et court se cacher dans les décombres et les caves.

Mais la tête de colonne avait passé l'eau avec ses prisonniers, qu'elle chassait à coups de crosse.

Pendant quatre heures, elle va tourner sur place, perdue dans les ténèbres, en quête d'une issue qui lui permette de rallier ses lignes. Il pleut toujours. Las de patauger dans la boue, les officiers s'arrêtent derrière une haie pour tenir conseil.

Une pâle lueur commence à percer la brume; c'est le petit jour et il n'est plus possible de songer à regagner en corps les lignes allemandes; la prudence commande donc de s'égailler jusqu'au retour de la nuit.

Mais que fera-t-on des prisonniers?

La majorité opine pour leur exécution.

Les médecins belges protestent. Très calme, le commandant Jeannot, qui se désintéresse du débat, cause avec le quartier-maître Bonnet.

Sur un signe de leur chef, les Boches mettent genou à terre et font feu sur les prisonniers : le commandant tombe et, comme il respire encore, on l'achève à coups de baïonnette. » (1)

Ce récit palpitant n'est pas absolument exact dans tous ses détails. Ainsi l'écrivain fait erreur en disant que l'ambulance du docteur Duguet se trouvait dans la ville. Elle était installée dans une maison située entre le Haut Pont et Caeskerke et c'est là que le drame se déroula.

Voici, du reste, ce que rapporte un des médecins belges, dont il est question ici, à savoir le docteur Van der Ghinst.

« 24 octobre.— Dixmude, le soir. A la lueur sinistre des maisons incendiées, des soldats belges, des fusiliers marins, se glissent à travers les décombres, au milieu de flammes qui rasant le sol. La face noire, l'œil hagard, la barbe hirsute, l'uniforme couvert de sang et de poussière, ils montent et dévalent le long des rues, franchissent les pierres, les poutres, les débris de toutes sortes, sautent au-dessus des murs, projetant des ombres gigantesques qui augmentent la fantasmagorie du spectacle. De temps à autre éclate un shrapnell, vibrant dans l'air comme un diapason, ou bien, avec un grand flot de lumière, le fracas d'un obus brisant fait trembler les murailles lézardées.

Dans notre poste de secours, jadis le brillant salon d'un notaire, des brancardiers apportent un blessé qui, tout en gémissant, raconte que les Allemands ont pénétré dans la ville.

Invraisemblable nouvelle, nos tranchées formant un cordon ininterrompu.

C'est le délire sans doute.

Mais voilà qu'un second, puis un troisième blessé confirme le racontar. Un d'eux prétend même avoir aperçu le cadavre d'un Allemand sur la Grand'Place, à 200 mètres du poste. Serait-ce la percée? Le combat dans les rues?

Depuis deux jours déjà, les médecins français ont transporté leurs installations en deçà de l'Yser, il ne nous reste plus qu'à les imiter et à sauver nos blessés.

Sans perdre un instant, je les charge sur une voiture d'ambulance qui traverse le pont, prend la route de Caeskerke et s'arrête à 400 mètres, devant un cabaret, autre poste de secours belge, où nous installons les blessés tant bien que mal.

Pendant la nuit, je suis réveillé brusquement. C'est mon fidèle porte-sac qui me secoue et me crie : « Les Allemands sont là. »

En un clin d'œil, je suis debout. Tous mes compagnons, médecins et brancardiers, sont réunis dans la principale salle du cabaret, plongée dans une obscurité profonde.

Que se passe-t-il? A voix basse, on m'explique qu'une sonnerie de trompette d'un timbre insolite vient de résonner, suivie de cris, de coups de feu, du bruit d'une trombe d'hommes passant en ouragan devant la porte, dans la direction de Caeskerke, vociférant des « hourrah! » Mais alors, nos lignes sont enfoncées! Coûte que coûte, il faut se renseigner : tout plutôt que cette angoisse mortelle. J'ouvre la porte.

(1) Le Goffic. « Dixmude ».



Cimetière de 20.000 soldats, sur la route de Poperinghe à Boesinghe.

Dehors, c'est la nuit noire, une nuit d'octobre froide et pluvieuse.

Des gémissements partent de la maison d'en face. Le browning à la main, j'y entre et, à la lueur de ma lampe électrique, j'aperçois deux hommes étendus à terre, côte à côte, ne donnant plus signe de vie. Ce sont le lieutenant de vaisseau Richard et l'abbé Le Hellico; un troisième râle dans un coin de la pièce, c'est le docteur Duguët, médecin principal des fusiliers marins. A mon appel, deux brancardiers transportent mon malheureux confrère à notre poste de secours.

« J'ai les reins brisés, » gémit-il. Je le rassure et il m'explique qu'en entendant des cris, les trois officiers, moins prudents que nous, s'étaient précipités sur le seuil de leur demeure; leur silhouette, se détachant dans l'encadrement de la porte, formait un admirable point de mire, et ils étaient tombés, frappés par la horde qui se rue en avant.

Nous sommes atterrés; que va-t-il se passer? Et notre état-major, établi dans une maison voisine, que devient-il? Quel est le sort du brave colonel Jacques, au capitaine Philippron, de leurs camarades?

Je cours à leur habitation et frappe à la porte, qui s'ouvre aussitôt, laissant apercevoir, à hauteur de ma tête, plusieurs canons de revolver. « Docteur van der Ghinst », crie-t-il.

Au son de ma voix, les brownings s'abaissent.

Malgré l'obscurité, je parviens à distinguer le colonel Jacques.

« Que signifie cette blague, mon colonel? »

— Mais z'oui! fait la voix badine de notre chef l'Africain, des Boches ont passé. Vous ne pouvez rester ici, il faut chercher du renfort.

— Où y en a-t-il?

— Il y a un bataillon à Caeskerke; qui se chargera de le prévenir?

— Moi, la route semble libre, j'essaierai de franchir la distance qui nous sépare des réserves.

Me voilà en route; à ma demande, un marin français, qui chemine dans la même direction, se joint à moi. L'obscurité est complète. La tête en avant, nos yeux cherchent à percer la nuit. A peine avons-nous parcouru 200 mètres que des voix confuses s'élèvent. « Halte là! » distingue-t-on.

Croyant avoir affaire à des Français, je répons: « Médecin belge ».

— *Hände hoch!* commande une voix impérative.

En obliquant vers la gauche, je distingue dans le fossé des casques à pointe ainsi que des baïonnettes dirigées contre nous.

Il n'y a rien à faire, toute résistance serait vaine. Un pas de plus, nous sommes morts. Nous dûmes descendre dans le fossé, où déjà se trouvent d'autres victimes.

Je réclame en allemand et déclare que je suis médecin, ce qui me vaut de soigner un grand escogriffe d'officier teuton, blessé à la jambe.

Peu à peu, je distingue autour de moi un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels je reconnais Léon Deliens et Gaston De Marteau, soldats au 11e de ligne. Ils ont les mains liées derrière le dos, les bretelles coupées pour rendre toute fuite impossible.

On veut me faire subir le même sort, ainsi qu'à mon compagnon d'infortune.

Je proteste violemment en allemand, ce qui produit un effet magique.

Un officier m'interroge et s'enquiert de la position des troupes à Dixmude.

« Je suis médecin, lui répliquai-je, et ignorant des questions militaires. D'ailleurs, même si je le pouvais, je ne répondrais pas à de telles demandes qui sont contraires aux stipulations du traité de La Haye. »

L'officier n'insiste pas.

Dans la nuit obscure, règne un silence absolu, interrompu parfois par les commandements brefs du chef, un major à la voix enrouée, nommé von Oidtmann.

Une voiture apparaît sur la route. C'est une ambulance de la Croix-Rouge française capturée par les Boches, que le major envoie vers Dixmude, avec ordre d'atteindre les lignes allemandes et de lui rapporter des instructions. A l'arrivée de la voiture au pont, la sentinelle française crie: « Halte là! » Qui vive?

« Rouge-Croix », répond le conducteur allemand.

Vous pensez qu'en un instant, la voiture est entourée et que, l'un après l'autre, les Boches en sont extraits.

Cependant, dans le fossé, le major et ses lieutenants — ils sont trois — délibèrent. En écoutant leur conciliabule, je comprends que 70 Allemands ont réussi à franchir nos lignes à la jonction d'une tranchée belge et d'une tranchée française, qu'ils ont traversé Dixmude, ont franchi le pont, se sont élancés sur la route de Caeskerke, passant en trombe à côté des postes de secours, des états-majors et des réserves.

Maintenant, cachés au fond d'un fossé, à 300 mètres de la gare, ils attendent le restant de leur bataillon, qui n'arrive pas.

Un ou deux fusiliers marins qui passent sur la route sont capturés; un cycliste qui refuse de s'arrêter est tué. Le temps passé et l'impatience gagne sans doute le major, car tandis que je cause avec un de mes gardiens, je l'entends intimer l'ordre: « Die Gefangenen todt schiessen. »

Je proteste et, à mon vif étonnement, mon gardien proteste aussi: « Nein, man muss nicht unmenschlich handeln, nicht der Dokter. »

Connaissant la vérité de la discipline allemande, j'étais très heureusement surpris de constater cet exemple d'individualité. Le jeune Allemand, d'ailleurs charmant, était étudiant en droit à Berlin et plusieurs de ses camarades de l'Université joignirent leurs protestations aux siennes et l'ordre ne fut pas exécuté.

Bientôt les Allemands se lèvent et cherchent à avancer, mais la tête de leur colonne se heurte à une tranchée occupée par les fusiliers marins, quelques coups de fusils sont échangés et alors, la troupe, traversant un champ, se dirige vers le chemin de fer.

Là, nous faisons une nouvelle halte et une deuxième fois l'ordre est donné: « Die Gefangenen todt schiessen. » Pourquoi l'exécution n'eut-elle pas lieu? Sans doute grâce à l'intervention d'un médecin allemand, simple soldat, qui s'était présenté à moi pendant notre marche: « Docteur X... » et qui alla parler au major.

Les Allemands s'étaient rendu compte que leurs camarades n'avaient pu les suivre et que leur seule chance de salut était de traverser l'Yser sur le pont du chemin de fer et de regagner leurs lignes.

Nous passons au-dessus de la voie ferrée de Caeskerke à Dixmude, à vingt mètres du train blindé, qui n'est pas remarqué.

En silence, nous marchons par deux, entourés de nos géoliers; bientôt nous rejoignons un groupe d'environ

quinze Allemands qui se tiennent derrière une meule et nous nous couchons tous sur le sol.

Quatre shrapnells éclatent au-dessus de nous. Un petit marin à la jambe percée d'une balle, Deliens lui fait un pansement sommaire. Un Allemand dit d'un air moqueur : « Gute deutsche shrapnells. »

C'est vrai. Nous repartons, et pendant plus de deux heures, nous marchons à travers champs, sautant haies, fossés et ruisseaux.

En évitant un cours d'eau de trois mètres de largeur à peine, un Allemand demande : « Ist das die Yser? »

Nous ne pouvons nous empêcher de rire, nous sommes complètement égarés et pataugeons dans la boue, glacés jusqu'aux os.

Les officiers cherchent leur route à tâtons; à la lumière d'une lampe électrique dissimulée dans leurs longues capotes, ils consultent la carte et la boussole.

Entre le major et ses subordonnés, de violentes discussions s'élèvent sur la direction à suivre. Je constate alors la confiance des Allemands dans leur chef. A chaque instant, on entend : « Wo ist der Major? » et lui, par ces ordres brefs criés d'une voix enrouée : « Passt auf die gefangenen dort! » maintient la cohésion parmi ce troupeau gris. Mes compagnons d'infortune, dont quelques-uns ont été détachés sur ma demande, s'entraident et par groupe se traînent péniblement. Le petit marin blessé, suspendu aux bras de Deliens et de De Marteau, trotte courageusement, sans se plaindre, laissant derrière lui une traînée de sang.

Et nous marchons toujours, tournant dans l'obscurité avec la perspective de tomber devant une mitrailleuse qui fauche tout, amis et ennemis. De temps en temps, on nous groupe.

Les ruines fumantes de Dixmude se dressent dans la brume et nous servent de point de repère. Nous nous dirigeons de ce côté. Sera-ce le salut? Sera-ce notre perte?

Une discussion s'élève entre le major et un des lieutenants.

Elle est coupée par un feu de salve qui soudain part d'une tranchée belge et abat cinq Allemands.

Un ordre bref, demi-tour et au pas gymnastique; baïonnette dans les reins, nous devons battre en retraite.

Des coups de feu partent à une ferme, des balles sifflent; nul doute, nous sommes dans la ligne des alliés.

Le major ordonne de faire marcher les prisonniers en avant. A quinze, nous formons le premier rang. Mon compagnon de droite, le capitaine de frégate Jeanniot, m'explique qu'en apercevant les Boches, il s'est dirigé vers eux en parlementaire, ayant un soldat belge comme interprète, et qu'il les a invités à se rendre. On l'a fait prisonnier. « Ils tournent en rond, ils sont perdus, » remarque un soldat de ligne.

Notre position est périlleuse, de chaque ferme des coups de feu sont dirigés contre nous. Un Allemand tombe. Je me précipite, mais un ordre bref « Vorwärts » et la menace d'un pistolet m'arrêtent.

Et le malheureux, qui tend la main en implorant du secours, est abandonné, sans un regard, sans un mot d'encouragement ni de réconfort. Décidément, ce major n'est qu'une brute.

Nous passons à proximité de la batterie belge du major Hellebaut, où nous aurions été reçus à coups de mitraille, sans l'intervention du lieutenant De Wilde, qui a distingué — juste à temps — des uniformes alliés dans le groupe ennemi.

La situation est critique, nos gardiens sont de plus en plus occupés à riposter au feu des nôtres. C'est le moment de jouer quitte ou double. Imité par mon brancardier et par le marin français que j'ai entraîné dans la bagarre, j'avance de plus en plus lentement, atteint l'arrière et me laisse choir dans une rigole peu profonde. Rien! personne n'a remarqué notre disparition.

Nous nous éloignons en rampant, puis quelques bonds nous mettent hors de portée. Nous sommes sauvés!

« A ce moment, raconte le soldat Léon Deliens, un officier allemand cria :

« Was müssen wir mit den Gefangenen thun? »

Un autre répond : « Todt schießen. »

Un coup de feu est tiré sur le commandant Jeanniot, qui n'est pas atteint. C'est un moment terrible; nos geuliers nous pressent, nous bousculent, ils sont affolés et, après avoir fait un crochet, se dirigent sur Dixmude.

Tout à coup une fusillade nourrie éclate, semant la mort dans les rangs allemands.

Le major rassemble ses hommes et quelqu'un — est-ce lui, est-ce un lieutenant, je ne puis préciser — lance l'ordre : « Die Gefangenen todtschießen! »

Chaque soldat choisit un prisonnier, des baïonnettes trouent des poitrines sans défense, des coups de feu à bout portant sont tirés; mon bourreau me vise, l'arme à la hanche; dans une culbute, je me jette à terre, la balle passe au-dessus de moi; d'un bond, je me relève, et les souliers enfonçant dans la vase, embourbé, je m'éloigne d'une quarantaine de mètres et retombe la tête dans la boue. Je dois avoir été manqué, car je ne me sens aucune blessure. Sous une pluie de balles terrible, je lève les yeux, je regarde : les Boches battent en retraite, le major commande toujours, de sa gorge ne sortent plus que des sons rauques.

Je vois les Français se ruer à l'assaut, je suis entre deux feux. La terre vole en l'air, des blessés hurlent, nos pauvres camarades assassinés, ralent. C'est une confusion d'uniformes bleus, noirs et gris.

Une colère folle me saisit; je me lève, m'empare d'un fusil d'Allemand et brûle les trois cartouches que l'arme contenait. J'agite mon bonnet de police vers les Français qui accourent. Un d'eux tombe, je ramasse son fusil muni d'une baïonnette, et dans une rage folle, indescriptible, animé d'une soif de vengeance irrésistible, je m'élançai et me trouve face à face avec le major von Oidtmann, criant toujours, tenant à une main sa cravache, de l'autre son browning, plus brave que jamais, il faut le reconnaître. Je lui enfonce ma baïonnette dans le flanc gauche, sous le cœur, et il s'effondre, tout d'une pièce.

« Alors, la scène change, les Boches se rendent, lèvent les bras, implorant, offrant de l'argent.

Mon camarade De Marteau, épargné par hasard, — une balle a percé son bonnet de police, — et moi, emmenons quelques prisonniers et nous revenons, fort étonnés d'être sortis sains et saufs de cette échauffourée.

« Par ordre de l'amiral Ronarc'h, les Allemands que nous reconnûmes comme ayant tiré sur les prisonniers furent fusillés. Des 70 Boches qui avaient passé le pont de Dixmude, 25 survécurent. Des 15 prisonniers qu'ils avaient fait, tous les Français furent tués ou blessés, le pauvre petit marin blessé à la jambe fut achevé. Un soldat du génie belge fut massacré. » (1)

Robert De Wilde parle également de cet incident dramatique dans son journal de guerre. (2)

A la date du 26 octobre il écrit :

« A 6 heures du matin, nous sommes brusquement réveillés par une fusillade aussi vive que rapprochée. Les balles s'écrasent contre nos murs.

Alerte! Qu'est-ce? Que se passe-t-il?

Un commandant sorti, immédiatement rentre en criant : « Les Allemands sont là! »

Surpris, nous nous levons précipitamment.

Désarroi. Le nez dehors, nous sommes accueillis par une grêle de balles. Elles semblent venir de tous les côtés à la fois.

Sommes-nous entourés?

On se concerta rapidement.

« Aux pièces et tirs à shrapnells réglés courts. » Tel est l'ordre reçu.

Impossible d'arriver jusqu'aux batteries, le premier qui se risque tombe ensanglanté. Le brouillard du matin plane encore, dans la brume s'agitent des ombres confuses.

La fusillade ralentit un instant. Nous courons tous aux pièces et j'arrête heureusement le zèle d'un tireur qui tenait quelques-uns des nôtres au bout de sa lunette. C'étaient un docteur et ses aides échappés miraculeusement aux mains des Allemands et ne se figurant certes pas tomber de Charybde en Scylla.

Anxieusement, nous interrogeons :

« Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Où sont-ils? »

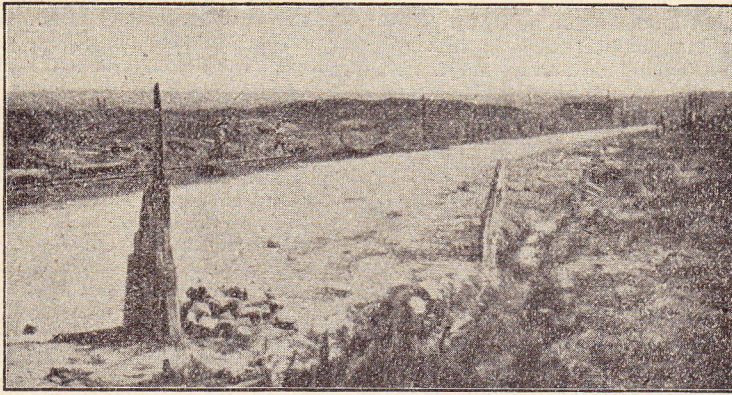
Une cinquantaine d'Allemands ont passé l'Yser et l'on est à leur recherche.

Je cours au quartier général, prévenir, ramener des secours.

Je rencontre une patrouille de dragons, une deuxième de

(1) D'après les « Récits de Combattants ».

(2) « Mon Journal de campagne ».



Bois du "cure dent", à Gheluvelt.

fusiliers, une autre de carabiniers. L'éveil a été donné.

Au quartier général de l'amiral, tout le monde est debout, commentant l'incident.

Je vais vers Dixmude.

Dans un fossé, deux Allemands gisent, le nez dans la boue. De l'autre côté, deux marins, la vareuse ouverte, perdent du sang abondamment.

Une jeune fille en pleurs, soutenant une vieille femme, affolée, se précipite vers moi :

« Quelque chose pour transporter ma mère, monsieur, elle se meurt. »

D'un geste impuissant je leur indique le quartier général, où peut-être on pourra leur trouver quelque chose.

Une civière passe, portée par quatre fusiliers. C'est le cadavre du commandant Jeannot. La figure est couverte d'un mouchoir, le bras pend déchiqueté et la cuisse porte une blessure affreuse, chairs en bouillie dans des fragments d'étoffe et des esquilles d'os.

Sur le pont même de Dixmude, des cadavres sont amoncelés. L'un d'eux s'accroche encore au garde-fou qu'il étreignit dans le spasme suprême. Tous portent des blessures profondes et multiples. La poitrine trouée, la cervelle jaillie, leurs yeux vitreux déjà s'agrandissent dans une vision d'épouvante. Au-delà du pont, des cadavres encore, des cadavres en tas dans un mélange innommable. Des mains crispées aux doigts coupés, une tête renversée la bouche ouverte, des fronts blêmes sur le pavé où s'est coagulé un sang noirâtre.

Plus loin des cadavres, des cadavres toujours. Quelques Belges aussi dorment sur le trottoir de leur dernier sommeil.

Des patrouilles circulent, fouillent les maisons, l'arme au poing, l'œil aux aguets. »

L'officier De Wilde raconte ensuite le raid des Allemands, que nous avons décrit plus haut. Puis il poursuit sa route à l'intérieur de la ville :

« Monceaux de décombres, murs calcinés, squelettes noirs. Les vitres sont pour mémoire. La façade d'une maison s'est écroulée, laissant subsister tous les plafonds, comme dans un décor de vaudeville. Phénomène curieux : une maison intacte !

La grande place est défoncée complètement, les entonnaires s'y alignent dans une bordure de pavés déchaussés.

L'hôtel de ville érige le squelette de son clocheton et ses meneaux pleurent leurs vitreaux.

De la collégiale, la tour décapitée et les quatre murs subsistent seuls. »

Plus tard De Wilde vit le lieu où se produisit le drame. « Le major von Oidtmann y est encore, étendu sur le dos, la bouche ouverte, percé de part en part. Plus loin, un lieutenant est tombé sur le côté. Jeune, des traits fins, pas du tout allemand, garçon très soigné, son linge est d'une finesse extrême.

Les autres sont couverts de plaies. La baïonnette est une arme terrible. »

Tous ces rapports confirment l'incident. Ils ne diffèrent, en somme, que par quelques détails, ce qui est fort compréhensible si l'on tient compte du désarroi et de la surprise générale.

Quel but poursuivaient les Allemands ? Qui le dira jamais ? Espéraient-ils, grâce à ce raid, ouvrir la route à d'autres ?

En tous cas de tels incidents étaient bien faits pour resserrer la vigilance de nos troupes et cependant une telle surprise n'avait rien d'extraordinaire, vu l'état d'épuisement de nos troupes.

On sut désormais que l'ennemi était en état d'exécuter les attaques les plus audacieuses. Malheureusement nos troupes ne pouvaient amener de nouvelles réserves et les secours alliés se bornèrent provisoirement à la division Grossetti, qui n'était qu'un faible appoint dans cette ligne formidable.

A Nieuport. — L'escadre britannique. — Les combats autour du Bamburgh et de Lombartzijde. — La situation à Nieuport. — Grossetti. — La lutte près de Saint-Georges.

Dirigeons maintenant nos regards vers l'aile gauche de notre armée. Tandis que la bataille faisait rage aux environs de Dixmude et dans la boucle de Tervaete, l'ennemi ne restait pas inactif près de Nieuport.

L'antique petite cité avait sur Dixmude le grand avantage d'être située derrière la rivière. En fait elle est quasi complètement entourée d'eau. Entre la ville et la mer on aperçoit l'estuaire, qui est le canal de déversement des canaux suivants : le canal de Plasschendaale et sa dérivation, la crique de Nieuwendamme, l'Yser, le Koolhofvaart (Grand Beverdijk, Noordvaart) le canal de Furnes.

Tous ces cours d'eau se dirigent en fin de compte vers un seul et même point, où se trouvent six écluses et six ponts, et que nous pouvons nommer la clef de Nieuport. C'était l'unique accès vers la ville du côté du nord et de l'est. Aussi ce passage était-il de toute première importance.

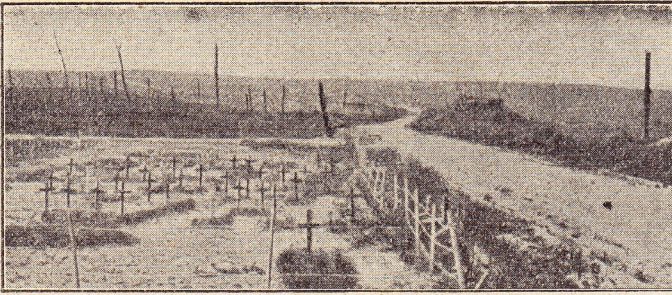
Les Nieuportois virent d'abord déboucher par là une partie de notre armée en retraite, et ils tremblèrent d'émotion et d'attendrissement à la vue de nos soldats épuisés et minables qui bientôt encombrèrent les édifices publics et les maisons des particuliers ou qui étendaient sur les pavés leurs membres las, pour y trouver un sommeil réparateur. La population apporta des vivres à ces malheureux et leur vint en aide autant qu'elle put. Le Roi et la Reine passèrent également une nuit à Nieuport-Bains.

Les habitants étaient persuadés que nos soldats ne feraient que passer par la ville pour aller se reconstituer plus loin. Un autre cortège infiniment triste traversa les ponts, celui des pauvres réfugiés, qui présentait ce spectacle de misère intense que nous avons déjà décrit bien souvent.

Puis on vit accourir les gens des villages environnants qui répandaient autour d'eux ce message effarant :

« L'ennemi approche ! »

Dès lors les Nieuportois se rendirent compte qu'il ne s'agissait pas d'un simple défilé. Le génie fit sauter la



Cimetière anglais à Zillebeke.

tour de l'église et des halles, mina des ponts; d'autre part des soldats dressèrent des barricades, placèrent des mitrailleuses dans certaines maisons du quai et prirent toutes les mesures de défense indispensables.

Quelques détachements poursuivirent leur marche, mais d'autres restèrent à Nieuport. Eux aussi étaient déçus.

Après avoir longtemps caressé l'espoir de goûter en France un repos si chèrement gagné, ils allaient de nouveau être entraînés dans la bataille, dans une lutte inégale et terrible contre des forces supérieures.

Le 5e ligne établit une tête de pont en avant des cours d'eau; cette ligne partait de la côte, passait par Lombartzijde, traversait la route d'Ostende et s'arrêtait à Rattevalle, un hameau situé près du canal de Plasschendaele. A côté du 5e se trouvaient des détachements du 6e. Le deuxième bataillon de ce dernier régiment prit position derrière cette ligne, près du Palingbrug. D'autre part, on installa des batteries d'artillerie derrière la ville, dans le Driehoefsbosch et au Groenendijk.

Le 17 l'ennemi s'approcha, mais son avant-garde s'étant heurtée à nos patrouilles, à Slype, se replia. Ce n'était qu'une reconnaissance.

Le 17, l'ennemi s'approcha, mais son avant-garde s'étant dans la contrée et bientôt les premiers shrapnells s'abattirent sur Nieuport. A partir de ce moment commença la lente et terrible agonie de cette remarquable petite ville, qui au cours des siècles avait tremblé au fracas des batailles, mais qui jamais n'avait été mêlée à une guerre aussi effroyable que celle qui devait causer sa ruine.

Le général De Brauwere, qui commandait la 5e brigade mixte, établit son poste de combat près des ponts.

La lutte s'annonçait devoir être très vive, mais dès les premiers engagements les Alliés prêtèrent à nos troupes le concours précieux de leur artillerie.

« Le 17, rapporte M. Baulu dans l'ouvrage déjà cité « La Bataille de l'Yser », en haut du clocher ébranlé par les shrapnells qui déjà embuent le village d'une poussière de bombardement, un observateur, les jumelles aux yeux, interroge ardemment le tragique horizon. Au delà des petits bois de Schuddebeurze s'étend un drap de billard, vraie perfection du nu et du plat, que n'interrompt ni un arbre, ni un bouqueton, ni même une haie, et dont les seuls couverts sont les fermes blanches écrasées sur le pré comme des pâquerettes. Vers le nord-est, au milieu de la route et en ligne droite, s'échelonnent Westende, Middekerke, et plus loin Ostende dont on ne distingue que confusément l'agglomérat dans la brume qui s'épaissit en fine pluie. Sur Saint-Pierre-Cappelle, le canon tonne... »

Tout à coup l'observateur tressaille : derrière les dunes, sur la gaze glauque de la mer il vient d'apercevoir de petits traits noirs semblables à ceux de l'alphabet Morse. Descendant précipitamment du clocher, il s'élance sur la route, nouscule quelques officiers qui viennent au rapport et crie joyeusement : « L'escadre est là ! mon général ».

Et, en effet, des monitors anglais croisent devant le littoral et bientôt le sourd grondement des gros canons se répand au-dessus des campagnes de la Flandre, tandis que les colonnes allemandes reçoivent dans le flanc la mitraille meurtrière. Les obus tombent en rafales sur Westende, Leffinghe, Slype, et les habitants anxieux se réfugient dans les caves.

Les horreurs de la guerre furent ainsi déchaînées brusquement dans la contrée. L'ennemi riposta avec vigueur et tout ce joli coin de pays fut secoué par un ouragan de fer et de feu.

Les projectiles hurlaient de trois côtés à la fois; ils venaient des lignes belges, de la mer et des positions allemandes. De forts détachements attaquèrent nos avant-postes qui furent refoulés, notamment près de la fameuse ferme du Bamburgh, située derrière Lombartzijde, et qui devait être transformée en un redoutable point d'appui.

Le front belge, s'appuyant à présent au Boterdijk, traversait Lombartzijde et se prolongeait jusqu'aux dunes. Nieuport était donc encore bien protégé.

Le 20 notre état-major donna l'ordre de reprendre le Bamburgh. Le 1er bataillon du 9e fut chargé de cette périlleuse mission; le 2e bataillon devait renforcer le 5e de ligne et le 3e rester en réserve près du Palingbrug.

Le 9e partit du Groenendijk et traversa la ville de Nieuport que les Allemands inondaient de leurs projectiles. On avança néanmoins sans trop de difficultés, mais un feu très violent était concentré sur les écluses où nos troupes essayèrent des pertes sanglantes. Les balles et les éclats d'obus s'abattaient au milieu des rangs et le 9e fut gravement éprouvé.

Malgré les morts et les blessés qui couvraient la route, les vaillantes troupes purent franchir l'étroit passage, en rampant ou en courant, et les bataillons allèrent occuper les positions qui leur étaient assignées.

Ainsi que nous l'avons dit, le 1er bataillon avait à accomplir la tâche la plus lourde, qui consistait à reprendre le Bamburgh.

traverser une plaine découverte et l'ennemi avait utilisé la nuit pour convertir en un véritable repaire de mitrailleuses la vieille ferme qui, de plus, était entourée d'un fossé.

Des officiers de l'escadre anglaise, qui avaient débarqué avec des mitrailleuses, voulurent prendre part à l'expédition, mais à peine avaient-ils mis leurs pièces en position qu'une rafale de plomb faucha les hommes et leurs engins.

Deux compagnies se lancèrent à l'assaut, l'une à gauche et l'autre à droite. Au moment où elles quittaient leurs tranchées, une grêle de balles siffla autour d'eux.

Les troupes furent horriblement décimées, mais les officiers adressèrent aux hommes des paroles de réconfort. Des blessés appelaient à l'aide, d'autres râlaient dans les spasmes de l'agonie.

La compagnie de gauche atteignit la ferme... c'est-à-dire que le lieutenant Duez avait encore trente hommes autour de lui quand il y arriva. Le détachement de gauche n'avancait plus, car il lui était impossible de traverser la zone balayée par le feu de barrage.

Le Bamburgh semblait endormi et on n'y voyait rien remuer. Mais soudain des uniformes gris surgirent de tous les côtés à la fois. Et les Belges n'étaient que trente pour résister à cette masse d'ennemis. C'eût été folie d'engager la lutte dans ces conditions.

Du reste le petit groupe de trente fut bientôt réduit à dix hommes valides. Le lieutenant fut également blessé. Bon gré mal gré, on dut battre en retraite et l'ennemi resta maître de la ferme, qui devait revenir peu après une redoutable forteresse.

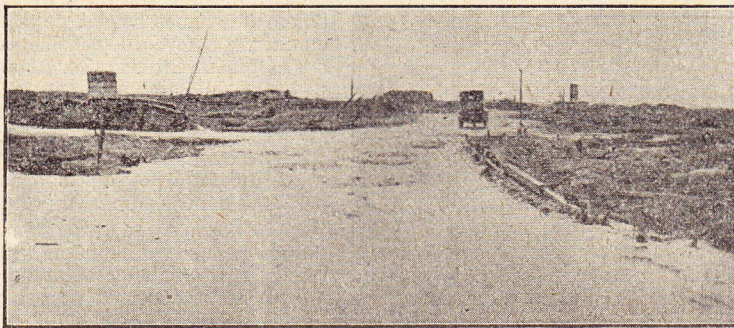
Cet échec était funeste. Une fois définitivement installé, l'ennemi put ouvrir sur Lombardzijde un terrible feu d'enfilade. Aussi toute la ligne dut-elle se replier, non sans pertes importantes. Les mitrailleuses, notamment, répandirent la mort dans les rangs des nôtres.

Lombartzijde tomba ainsi aux mains de l'ennemi. C'était le dernier avant-poste.

Nous avons vu, en effet, que nos troupes avaient dû abandonner successivement aux Allemands les villages de Mannekenvere, Keyem et Beerst, situés sur l'autre rive de l'Yser.

Il fallut donc songer à assurer la défense de Nieuport par tous les moyens. Mais, à la surprise générale, l'ennemi ne poursuivit pas son succès.

Après la tempête le calme se rétablit sur cette partie du front. On ne pouvait savoir à ce moment du côté des Alliés quelle horrible boucherie les canons anglais avaient faite dans les rangs ennemis. Autour du Tempelhof et d'autres fermes, les morts et les blessés étaient entassés par centaines. Au surplus les troupes allemandes étaient épuisées tout comme les nôtres. On les avait lancées sur la Flandre par marches forcées, dans la conviction



Poelcapelle.

qu'elles n'auraient qu'à exécuter une promenade militaire.

«Pendant toute cette nuit frémissante d'angoisse, il n'entre dans la ville que des blessés se dirigeant vers le poste de secours établi au coin de la rue des Cuisiniers, dans l'atelier de l'entrepreneur Dumont, le plus dévoué des hommes, lit-on dans «La Bataille de l'Yser».

Deux jeunes filles de Nieuport, Mlle Teirlinck, Mlle De Krop, et une infirmière hollandaise servent les docteurs, donnent à boire aux fiévreux, essuient le visage moite des agonisants.

A peine le poste était-il établi d'une demi-heure, qu'on y amenait déjà des civils blessés; mais c'est sur les premières heures du 20 qu'un énorme afflux s'étale sur la table d'opération, emplit les matelas, s'entasse sur le sol, déborde dans la rue et s'appuyant, au dehors, contre les murs extérieurs, fait queue comme au théâtre.

Par la rue des Cuisiniers, toute la journée débouche sans interruption un cortège lamentable: des formes horizontales portées sur une planche, des groupes d'hommes ouverts, saignants, qui se soutiennent entre eux, des êtres estropiés venus tout seuls en sautillant ou en s'accrochant aux maisons.

Le père Van der Gucht amène sur un brancard un soldat à la face de folie, qui fait sans s'arrêter le mouvement de presser la gâchette de son fusil.

Un autre a la moitié du cou enlevée et, sans proférer une plainte, se laisse enfoncer tout un paquet d'ouate dans la plaie.

«Celui-ci, qu'a-t-il?» demande un docteur qui, soulevant une capote, recule devant une affreuse boucherie d'organes à nu.

Sans respirer, les docteurs, immensément las, le visage mouillé de sueur, mais soutenus par une pitié passionnée, avec des mouvements mécaniques et adroits, découpent les capotes, lavent les plaies, les teignent à l'iode, ligotent les artères, ne s'arrêtent pas une minute pour ne point faire attendre le tramway à vapeur qui emporte toute une fournée d'êtres difformes vers la terrible gare de Furnes.

Dans cette géhenne, la bonne figure du docteur Van Uffel met autour de lui un rayonnement de courage, de bonté joviale et de confiance.

«Laisse-moi te tourner un peu, mon petit, tu auras moins mal. Et toi, mon enfant, qu'as-tu?... Oh, tu dois beaucoup souffrir, dit le docteur devenu grave devant une fracture bordée de grangrène noire. Mais tu es un brave; nous allons t'arranger cela, et pour toi ce sera fini la guerre; tu dis ...» Le blessé répéta dans un souffle : «J'ai faim.»

Justement, bousculant par inadvertance Mlle De Krop dont les bras étaient chargés de linge, Dumont rentrait avec un grand panier de pains, Mlle Teirlinck coupa et distribua des tartines.

Dans la torpeur fade, dans la pauteur effroyable des haleines, du pus, des vêtements et des pieds, sous la lourde angoisse et l'assoupissement de cette atmosphère de fièvre, celle-ci se serait évanouie n'eût été l'admirable exemple de stoïcisme donné par ces blessés qui enduraient de grandes tortures sans proférer une lamentation. Jamais elle n'eût imaginé qu'un être humain pût déployer tant de force d'âme dans la douleur.

Les plus atteints ne parlaient pas. Il y en avait, les

yeux chavirés, la bouche ouverte, qui râlaient tout doucement; parfois ils saisissaient la main de la jeune fille et la serraient dans une étreinte glacée et dure dont elle ne s'arrachait qu'avec un frisson de terreur.

Des moribonds, debout contre les murs, les yeux fermés, immobiles comme des momies, attendaient leur tour de pansement. «Celui-là, docteur, questionnait-on à voix basse, est-ce qu'il a passé?» — «Pas encore...» Parfois ceux qui ouvraient des yeux pleins d'épouvante demandaient : «Où suis-je?...» Puis, quand on les avait un peu rassurés, ils questionnaient timidement : «Verrai-je encore mes parents?»

— Dépêchons, dépêchons, mes enfants, répétait sans cesse le docteur Van Uffel à ses aides, il ne faut pas laisser les blessés dehors, il y fait mauvais.

Comme pour lui donner raison, une détonation toute proche fit trembler le hangar, et gémir douloureusement les moribonds.

— De l'eau! Dumont... de l'eau!... crie un docteur, dont les mains et les bras sont rouges jusqu'au coude.

Presque instantanément Dumont rapporte de sa maison deux seaux pleins d'eau claire.

— De l'ouate, mademoiselle!... crie un autre docteur. N'entendez-vous pas, mademoiselle, je vous demande de l'ouate.

— Il n'y en a plus, répond Mlle De Krop consternée.

— Moi j'en ai dans ma maison, dit doucement un Nieuportois qui a passé sa tête par la porte ouverte, je vais vous en rapporter tout de suite.

— Sapristi!... se lamente le docteur Van Uffel dont le visage est tout bouleversé, voilà qu'il n'y a plus de pansements, maintenant!... Mais qu'est-ce qu'ils font donc, à l'arrière, à nous laisser ainsi manquer de tout!...

— Le pharmacien est parti, mais voulez-vous que j'aille en chercher dans sa boutique?

— C'est ça, Dumont, allez-y avec deux brancardiers et rapportez-nous tout ce que vous pourrez.

— La lampe, mademoiselle!... crie un peu plus tard un docteur. On ne voit plus clair, apportez donc la lampe!

Au dehors on entend maintenant le piétinement lourd des troupes chassées de Lombartzijde, qui s'en vont, rompues, affamées et mornes, s'abattre sur les feuilles mouillées du Bois triangulaire. Le souffle pesant de la défaite emplit sous leurs pas la tristesse des rues crépusculaires...
Ensuite la nuit vint...»

Voilà la description de Nieuport après cette date tragique du 20 octobre, telle que l'a esquissée la plume évocatrice de Marguerite Baulu.

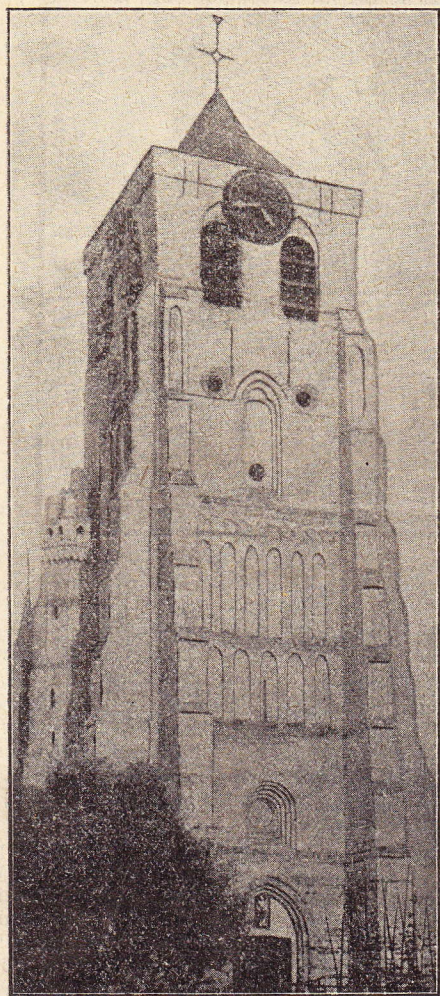
Il régnait un calme profond et une tranquillité telle qu'à une question de M. Huyghebaert, conseiller communal, qui s'informait de la situation, l'état-major répondit :

«Faites nettoyer la ville et combler les trous, le bombardement est terminé».

Aussi le 21 les habitants, pleins d'espoir, allèrent se coucher sans arrière-pensée, mais au milieu de la nuit ils furent réveillés par un nouveau bombardement, plus violent que jamais. L'église prit feu, d'autres bâtiments furent également incendiés, il y eut des blessés et des morts parmi la population, et un grand nombre d'habitants résolurent de prendre la fuite.

Mais les plus intrépides laissèrent passer l'orage.

Cette canonnade subitement déchainée était le bom-



La tour monumentale de Woumen.

bardement général de la ligne de l'Yser, destiné à couvrir l'offensive des troupes allemandes qui à ce moment traversaient l'Yser près de Tervaeete, comme nous l'avons mentionné.

L'ennemi ne lançait donc pas une attaque contre Nieuport, mais il exerçait une poussée terrible dans le centre de la position.

Le triste défilé de la population abandonna la ville secouée par les explosions, se hâtant le long du dangereux chenal et instinctivement les pauvres gens se retournaient pour contempler une dernière fois le sombre brasier, ou se consumaient irrémédiablement tout leur bonheur et toutes leurs espérances.

Le 22 on décida de reprendre Lombartzijde. On sait que les renforts français, comprenant la division Grossetti, étaient enfin arrivés le 21. Et les Alliés avaient formé un plan audacieux et assez tentant qui consistait à avancer jusqu'à Ostende et à attaquer le flanc droit des Allemands.

Notre quartier général signala le danger de la situation près de Tervaeete, mais les Français étaient d'avis que l'action qu'ils se proposaient d'entreprendre sur le littoral aurait pour effet de dégager les troupes du centre.

Les Belges furent donc chargés d'ouvrir la route vers Ostende.

Le colonel Jacques et son groupe d'armée reçut la mission de prendre Lombartzijde et le Grootte Bamburgh et de s'y fortifier. Le commandant prit à cet effet les dispositions suivantes : deux bataillons du 1er chasseurs devaient occuper les dunes et par conséquent prendre position entre la côte et le village; le 9e de ligne devait occuper une position entre la côte et le village; le 9e de ligne devait occuper une position allant du village jusqu'au

Bamburgh. Le 5e de ligne qui avait tenu ce même front quelques jours auparavant, avait dû se replier. Y avait-il des chances de mieux réussir cette fois?

Nos troupes se ruèrent en avant dans l'après-midi du 22. Grossetti s'était installé à Nieuport, où il attendait le résultat de l'opération. Une partie de la 42e division était prête à bondir vers les points conquis par les Belges et à marcher ensuite sur Ostende. La victoire de la Marne planait encore sur ces glorieux régiments.

Les Belges avaient à lutter contre un bombardement intense, car les batteries ennemies de Slijpe et de Westende balayaient la zone entière. Le village de Lombartzijde lui-même brûlait comme une torche. De nombreux habitants, hommes, femmes et enfants, restaient abrités dans leurs caves. Ces infortunés n'avaient pu se résoudre à prendre la fuite ou bien ils avaient trop longtemps retardé leur départ et s'étaient trouvés soudain au milieu des horreurs de la guerre.

Au matin on découvrit dans un de ces refuges si précieuses un enfant mort; il avait succombé à l'asphyxie, car les habitants étaient tellement entassés les uns sur les autres qu'on n'y respirait qu'avec peine. Dans une autre maison les gens priaient devant l'image miraculeuse de la Sainte-Vierge que l'on vénérât dans l'église depuis des siècles et que les pêcheurs flamands invoquaient surtout contre les tempêtes et les naufrages.

Le 1er chasseurs et le 1er bataillon du 9e atteignirent les points qui leur étaient assignés. Le commandant Gilson s'efforça d'occuper le Bamburgh avec les 3e et 4e compagnies du 1er bataillon du 9e.

D'après certains renseignements l'ennemi avait abandonné la ferme, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que cette nouvelle était fautive. Les compagnies s'en rendirent compte au moment où elles venaient de quitter le Boterdijk pour prendre possession des bâtiments. L'ennemi les laissa approcher sans résistance, mais soudain sa présence se révéla par un terrible feu de mitrailleuses qui faucha les rangs des nôtres, tandis que les autres fuyaient précipitamment vers la digue.

A 8 heures et demie, le soir du 22, l'infanterie allemande déclancha une attaque contre Lombartzijde.

Un vit combat s'engagea. Les Belges résistèrent vaillamment, mais leurs effectifs étaient trop faibles pour former une barricade toujours également solide, et des troupes fraîches amenées par l'ennemi réussirent à faire une brèche entre les chasseurs et le 9e de ligne. Les chasseurs, pris de flanc par le feu de l'ennemi, furent forcés de céder du terrain, ce qui eut pour effet de rendre le contact entre les deux groupes encore plus précaire.

Les Allemands avaient donc en leur pouvoir une partie des dunes. Une fois ce résultat acquis, ils tournèrent leurs efforts vers le village. Lombartzijde devint alors le théâtre de combats sanglants et de furieux corps-à-corps.

Parmi le grondement implacable des canons, on entendait des cris sauvages, des imprécations, des jurons étouffés. Des blessés couverts de sang rampaient pour se mettre hors d'atteinte; on piétinait des mourants et des morts formant des tas lugubres.

« Après avoir pensé un soldat qui s'est battu comme un lion et dont une balle a traversé la joue et le nez, le lieutenant lui ordonne de gagner le poste de secours du Palingbrug.

Sur la route de Nieuport le major Lorent se promène nerveusement.

— Tu vas au Palingbrug, soldat? Il faut absolument qu'on nous envoie des munitions. Nous n'avons plus rien. Si dans une demi-heure les cartouches ne sont pas là, tout craque.

— Bien, mon major.

Le blessé se coule dans le fossé de la route rempli de morts et de rampeurs saignants. A mesure qu'il approche des ponts, la canonnade redouble; cependant par une grâce incroyable de la mitraille, il gagne sans nouvelle blessure l'auberge du Palingbrug et entre dans la première pièce barricadée contre les balles. « Fermez la porte!... hurlent en chœur les brancardiers.

— Des munitions au 9e, bégaie douloureusement le soldat, ils n'ont plus rien!..

A ces mots, les blessés du poste s'agitent, des gestes douloureux s'ébauchent; un homme dont le bras droit



A l'Yser.

est en lambeaux fouille de la main gauche sa cartouchière...

Cependant à la requête du soldat un officier du service d'arrière déclare qu'un caisson de munitions est au coin de la rue d'Ypres, prêt à partir à la première accalmie, il en est à son troisième attelage; par cette rafale effroyable aucun conducteur ne peut franchir les ponts.

— Donnez-moi des cartouches, je vais en porter, moi, bégaie le blessé du 9e.

Mais autour de lui on hoche la tête : le feu n'a jamais été aussi violent; des entrechoquements effroyables fracassent l'espace; des six ponts jusqu'à Lombartzijde ce n'est qu'une avenue de lumières; il faut attendre !...

Atténare !... Pendant ce temps, là-bas, aux portes de Lombartzijde la situation est de plus en plus grave. Le feu ennemi ne ralentit pas. Chaque homme n'a plus que deux ou trois cartouches; les bandes des deux mitrailleuses qui balayaient si efficacement la route sont épuisées.

Sachant quelles sourdes poussées de panique peut conjurer le son d'une voix ferme, le major Lorent, debout sur cette chaussée où la canonnade cloue tous les mouvements vitaux, se promène derrière les hommes en scandant à tue-tête par-dessus l'incroyable vacarme : « Ne bougez pas !... ne bougez pas !... »

Tout à coup, cessant de crier, le magnifique officier tend l'oreille à un piétinement de troupes. C'est la compagnie Lepage (2e bataillon) qui vient renforcer.

— Bravo ! mon vieux. Tes hommes ont-ils des cartouches ?

— Cent vingt.

— A la bonne heure. Epârpille-les en silence dans les rangs des nôtres, qu'il y ait des tireurs à intervalles réguliers.

Presque au même moment, dans l'ombre, on perçoit un roulement. C'est le caisson. Ah ! le brave brigadier ! Il descend tout joyeux auprès du major; son manteau est criblé de balles, il a perdu deux chevaux et manqué de sauter, mais il est là !...

Tout heureux d'avoir des cartouches, en proie à une surexcitation nerveuse qui dompte momentanément l'épouvantable fatigue, nos hommes tirent sans interruption jusqu'à 5 heures et demie; à ce moment, en face d'eux plus rien ne répond; on entend les débris des bataillons d'attaque retraverser le village au galop... »

L'aube éclaira un spectacle affreux : des blessés et des paquets de cadavres.

Des habitants sortent de la cave où ils sont restés toute la nuit, et se dirigent vers le front. Ils ont l'air égaré, cherchant leur route parmi les tas de cadavres et de blessés, en enjambant des fils télégra-

phiques entortillés, des poteaux renversés sur la route et d'autres obstacles de toutes sortes.

Les Français occupèrent le village, car ils n'avaient pas renoncé à poursuivre leur offensive.

Mais le plus tranquille optimisme devait finir par céder devant la triste réalité. On vit se répéter le même contraste qu'à Nieuport; là après l'avertissement donné à la population : « Faites nettoyer la ville, le bombardement est terminé », la canonnade avait repris, plus violente que jamais.

Et ici les Français non seulement ne parvinrent pas à déboucher de Lombartzijde dans la direction de Westende, mais ils furent bientôt obligés d'évacuer le village et de ramener leur ligne jusqu'à proximité de Nieuport.

Westende, Middelkerke, Mariakerke, Ostende allaient rester pendant quatre années consécutives au pouvoir de l'ennemi, sans que celui-ci put parvenir, de son côté, à s'emparer de Nieuport, la petite ville qu'il convoitait si âprement et pour laquelle il versa encore des flots de sang.

Nous avons, au cours du présent récit, détaillé les épisodes saillants qui se déroulèrent le long de la ligne de l'Yser, jusqu'à la date du 25 octobre.

La situation, pour la caractériser d'un mot, semblait désespérée. Sans doute, les Allemands étaient épuisés eux aussi. Ils avaient dû déployer un effort considérable et quasi incessant et ne demandaient qu'à se remettre un peu de leurs terribles fatigues dans les tranchées si chèrement acquises. Mais, d'autre part, l'ennemi disposait d'un matériel humain où il pouvait puiser sans cesse des réserves de troupes fraîches; aussi fallait-il s'attendre à une série de nouveaux assauts de sa part.

Quant à nos troupes, elles ne reçurent pas d'autres secours, car nos Alliés avaient besoin de toutes leurs réserves sur le front de la Lys à la mer.

C'est dans ce péril extrême que notre état-major songea à recourir à un nouveau moyen de défense, un moyen suprême : l'inondation !

En effet, le front de l'Yser se trouvait au milieu des terres basses avoisinant la mer, dans une région parsemée de canaux, de fossés et de digues. Au cours des siècles on avait souvent appelé à l'aide cet allié puissant et on se décida à l'opposer cette fois encore à l'invasion ennemie. Mais, avant de décrire cette partie des opérations, il nous faut, pour avoir une idée d'ensemble des événements, jeter un coup d'œil sur toute l'étendue du front occidental, tel qu'il se présentait à cette époque depuis l'Alsace jusqu'à Nieuport.

Le front en octobre 1914.

Le front avait été constitué en un temps relativement court.

La bataille de la Marne avait rétabli l'équilibre entre les deux partis en présence. Elle fut suivie d'une phase nouvelle. Les Allemands espéraient pouvoir exécuter une manœuvre d'enveloppement. Ils s'y essayèrent d'abord à Verdun. Des masses imposantes de troupes s'avancèrent de Metz, occupèrent quelques hauteurs, mais s'étant heurtées à la résistance acharnée du fort de Troyon, elles durent finir par se replier.

Quelques jours plus tard les attaques ennemies purent avoir plus de succès. Les Allemands mirent en ligne quatre corps d'armée, placés sous les ordres du général von Strantz et soutenus par la grosse artillerie de siège. Le 6 septembre ils s'emparèrent du fort du Camp des Roumains et franchirent la Meuse près de Saint-Mihiel. Ils pénétrèrent même jusque dans la vallée de l'Aire, mais ne purent exploiter leur succès. Les Français les refoulèrent contre le fleuve, mais le front continua à décrire à cet endroit un saillant très prononcé.

L'ennemi résolut alors d'atteindre son but en opérant sur le flanc opposé, vers l'ouest. Toutes les formations fraîches de l'intérieur du pays et toutes les troupes que l'on put enlever du front, surtout au côté de Nancy et en Alsace, furent expédiées à l'aile droite. Mais les tentatives de l'état-major allemand échouèrent devant la manœuvre et la forte organisation des armées alliées.

C'était la course à la mer, qui devait se terminer par la bataille des Flandres, dont nous avons reproduit les premiers épisodes. Le front suivait la ligne ci-après : Pont-à-Mousson, Verdun, Suippes, Reims, Laon, Soissons, La Fère, Compiègne, Chauny, Péronne, Albert, Bapaume, Arras, Douai, Lens, Lille, Armentières, Messines, Ypres, l'Yperlée, l'Yser et Nieuport.

Pendant quatre ans ce front, à part de légères fluctuations, demeura presque immuable. Nous allons en décrire plus spécialement quelques points, qui reviendront souvent au cours de ce récit.

Provisoirement nous négligerons Verdun, car les opérations qui s'y déroulèrent à cette époque sont insignifiantes en comparaison de la lutte tragique dont elle devait être le théâtre en 1916.

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons vu que les Allemands avaient dû évacuer Reims après la bataille de la Marne. De furieux combats s'engagèrent aux environs de la ville. Des fermes, des moulins, des collines furent défendus avec plus d'acharnement que des forteresses. Français et Allemands y subirent de lourdes pertes, mais en fin de compte Reims resta aux mains de nos Alliés.

Du 4 septembre 1914 au 5 octobre 1918 l'ennemi tint la malheureuse ville sous le feu de ses batteries.

Le 17 septembre, les premiers incendies se déclarèrent, nombre d'habitants furent tués par le bombardement ou grièvement blessés.

Pendant l'occupation de la cité l'ennemi avait transformé la célèbre cathédrale en ambulance. En vue de protéger l'édifice contre les obus, les Français, après y avoir déposé 70 à 80 blessés, arborèrent le drapeau de la Croix-Rouge sur chacune des tours et prévinièrent les Allemands. Mais qu'importait à ces barbares ?

Le 18, l'église fut atteinte par des obus de 210, qui pulvérisèrent de précieux vitraux des 13^e et 14^e siècles et causèrent encore d'autres dégâts. La sous-préfecture fut presque totalement détruite.

Le 19, les dégâts furent encore plus graves : l'hôtel de ville, le musée, les ambulances, notamment celle qui était installée au lycée des jeunes filles, reçurent des obus, de même que la façade latérale de la cathédrale. Vers midi une pluie de bombes incendiaires s'abattit au centre de la ville. A 4 heures un projectile mit le feu aux échafaudages de la tour du nord-ouest, dont on avait commencé la restauration en 1913. L'incendie se propagea à la toiture et dévora la paille où les blessés allemands étaient étendus. On se porta immédiatement à leur secours, mais une douzaine succombèrent. A qui fallait-il imputer la responsabilité de ce drame ? L'ennemi n'avait-il pas été prévenu que la cathédrale ser-

vait d'ambulance ?

Le feu ravagea le palais archiépiscopal, dont la précieuse collection d'antiquités ne put être sauvée. L'église protestante, le Bureau des mesures et la caserne Colbert au boulevard de l'Est furent détruits par les flammes. A ce moment plus de 14 hectares de surface bâtie étaient en feu.

Le 20, la Place Royale et la rue Colbert ne formaient plus qu'un amas de décombres. Et l'incendie s'étendait constamment.

La population se réfugia d'abord dans les quartiers du sud-ouest, que le feu avait épargnés, mais lorsque les obus tombèrent également dans cette partie de la ville, un grand nombre d'habitants la quittèrent définitivement.

Le 1^{er} novembre on ne comptait pas moins de 232 morts parmi la population.

Mais en 1915 il restait encore 25,000 habitants à Reims. Ils résidaient habituellement dans les caves. On y aménagea des chambres souterraines et dans la suite on munit même les enfants de masques protecteurs contre les gaz asphyxiants.

Le maire, M. le dr Langlet, qui présidait dans les sous-sols les séances du conseil municipal, fit preuve d'une si remarquable énergie que dès le mois de novembre 1914 le gouvernement le décora de la Légion d'honneur. Les facteurs continuèrent à distribuer régulièrement le courrier, jusqu'au printemps de 1917, lorsqu'il fut décidé d'évacuer la ville tout entière.

Le parquet et le tribunal de police siégeaient dans les caves du palais de justice.

L'archevêque, Mgr Luçon, qui se trouvait à Rome en octobre 1914, pour assister au concile, revint à Reims aussitôt que cette assemblée fut terminée.

M. Sainsaulieu, architecte de la cathédrale, resta à son poste; il fit enlever les trésors artistiques et prit, après chaque bombardement, les mesures nécessaires pour prévenir de nouveaux éboulements ou réparer les dégâts.

Les sapeurs-pompiers risquaient sans cesse leur vie pour éteindre les incendies.

Les écoles étaient fermées et les enfants jouaient dans les rues. Ils y couraient un sérieux danger, non seulement à cause du bombardement, mais parce qu'ils ramassaient des têtes d'obus et d'autres engins. On résolut de rouvrir les classes... sous terre, naturellement et le 7 décembre 1914 on donna les premières leçons dans la cave à vins de la firme Pommery, au boulevard Henri-Vasnier. C'était l'école « Maunory », qui se trouvait à 1200 mètres à peine de la ligne ennemie. D'autres écoles furent encore ouvertes plus tard et l'on n'eut guère de peine à trouver des instituteurs et des institutrices qui se consacrèrent avec un dévouement absolu à l'enseignement de la jeunesse au milieu de la ville exposée aux affres du bombardement.

On pouvait acheter toutes sortes de marchandises dans certains magasins et l'on vit même des femmes, la tête couverte d'un masque, distribuer les denrées de porte en porte.

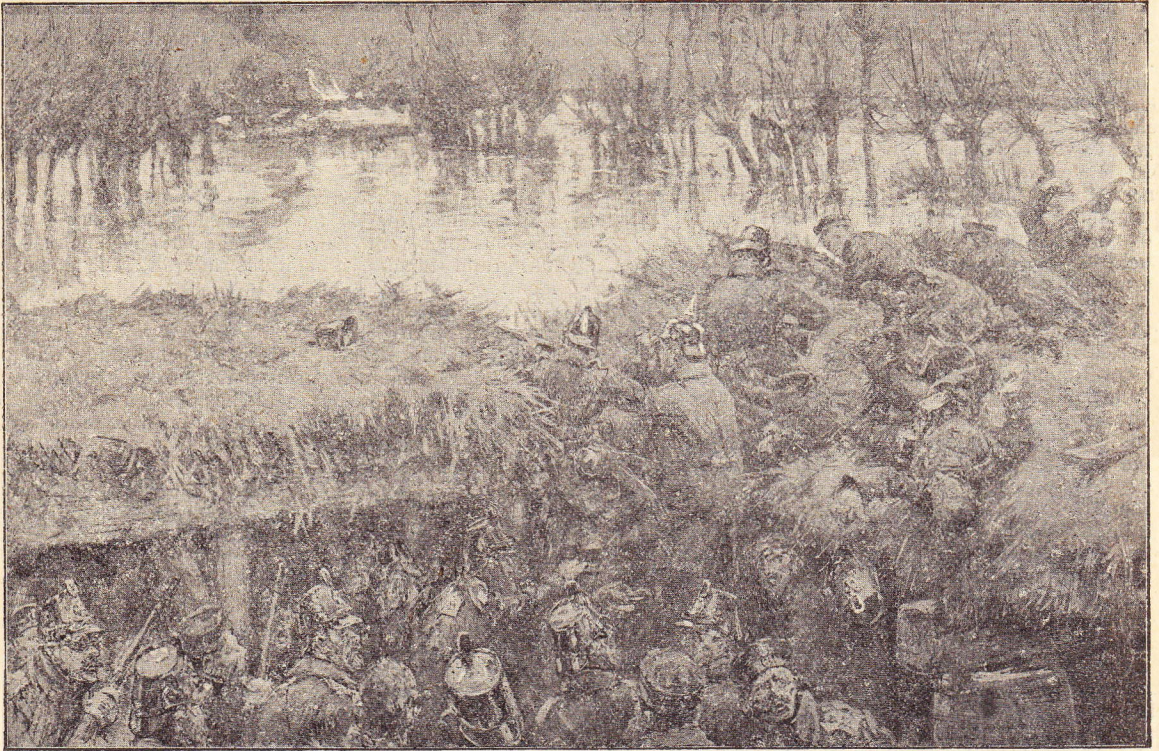
De son côté M. Dramas fit en sorte que les habitants pussent lire leur journal « L'Eclair de l'Est ». Ainsi Reims s'adapta complètement au nouvel état de choses et organisa la vie dans les ruines.

Un autre point stratégique fort important était la ville de Laon, célèbre aussi par sa superbe cathédrale. La malheureuse cité fut occupée dès le 2 septembre 1914 et dut supporter le terrible joug allemand jusqu'à la fin.

La bataille faisait rage non loin de là, à Soissons. Laon est bâti sur un montagne. Des milliers de soldats descendaient de la ville dans la vallée, où ils allaient se battre et mourir. Ou bien, ils en revenaient blessés et mutilés. Un grand nombre d'entre eux succombèrent dans les hôpitaux.

Chez environs de Laon se trouvent Laffaux, le fameux Chemin-des-Dames, Chavignon, autant de noms qui seront souvent cités.

Laon était un cantonnement de repos pour les troupes allemandes et les officiers. Ceux-ci se rendaient à la chasse dans la forêt de Marchais et le chef de la police Binocot, universellement abhorré, désignait des jeunes filles qui étaient chargées de ramasser le gibier pour ces messieurs. Le kaiser fit de fréquents visites à



Troupes de landsturm aux bords de l'Yser.

Laon; on prenait alors des mesures très sévères. Plusieurs habitants qui avaient osé se montrer à la fenêtre de leurs demeures furent arrêtés et certains même déportés en Allemagne.

La ville voisine de La Fère était également un lieu de garnison pour les Allemands. Elle abritait constamment 4000 soldats. C'est là que Guillaume II adressa sa mémorable allocution aux soldats et déclara notamment :

« Devrions-nous brûler notre dernière cartouche et mettre en ligne nos dernières réserves, nous irons à Paris. Il nous faut Paris. »

La Fère dut subir l'occupation ennemie depuis le 31 août 1914, mais 800 habitants seulement étaient restés sur une population de 3200 âmes.

Toutes les écoles furent converties en ambulances. Les casernes furent restaurées. Les Allemands ensemencèrent les champs environnants. D'autre part, ils se livrèrent à un pillage éhonté et une foule de marchandises prirent la route de l'Allemagne.

Chauny, situé à 15 kilomètres au nord de Noyon, était le siège d'un état-major d'armée et servait de résidence constante à trois généraux au moins.

Dans un laps de temps de quatre mois 30.000 blessés y furent soignés. Et les hôpitaux ne recueillaient que les patients que l'on ne pouvait transporter en Belgique ou en Allemagne.

Le landsturm construisit dans les environs des travaux de défense de toute sorte.

Des troupes parcouraient la ville presque sans arrêt. Le 14 septembre 1914 Péronne, que nous avons décrit dans la première partie de cet ouvrage, avait été délivré des troupes allemandes.

Mais à partir du 19 septembre la situation des Français sembla peu rassurante. Les jeunes gens de la classe 1915 et les mobilisables de 35 à 45 ans durent quitter la ville et se rendre à Amiens.

Il y eut des rencontres de patrouilles près de Villers-Carbonel, Saint-Christ, Barleux.

Le 23 un combat sanglant se déroula près de Cartigny et de Bussu.

Et le 24 une batterie allemande traversa la ville. Peu après, on vit arriver des troupes, aussi nombreuses que lors de la première invasion. La parole était au canon.

Les Allemands frappèrent la ville d'une contribution de guerre de 20.000 francs.

Le 6 octobre tous les jeunes gens et les hommes de 16 à 50 ans durent se présenter à la mairie. Dix minutes après l'appel, des soldats et des gendarmes firent irruption dans les maisons.

Il est impossible de décrire la désolation et la frayeur des femmes. Les soldats emmenèrent tous les hommes qu'ils rencontraient dans les maisons ou dans la rue et les conduisirent à l'hôtel de ville. Là siégeait un bureau.

Les hommes durent passer une espèce de revue. Le maire défendit leurs intérêts et réussit à en faire relâcher un certain nombre.

Ainsi tous ceux qui remplissaient une fonction publique furent mis en liberté.

Ceux qui étaient « pris », comme on disait, furent enfermés à la caserne, sans pouvoir passer par leur maison. Ils devaient partir le lendemain pour l'Allemagne.

On entendait toujours le grondement de l'artillerie. Les Allemands enlevèrent tout ce qui leur tombait sous la main; ils arrachaient les pommes de terre, battaient le blé, dont une partie fut expédiée outre-Rhin et vidaient les magasins pour ravitailler leurs troupes.

Dans les villages il ne restait plus un seul cheval valide, car l'ennemi envoyait en Allemagne le plus qu'il pouvait. C'est ainsi que les meubles de quantité de maisons prirent le chemin de la frontière. A l'abattoir ils dérobèrent 30.000 peaux qui étaient destinées aux tanneries allemandes.

La population vivait dans l'espoir que Péronne serait bientôt repris par les Français.

Le 16 octobre fut une journée d'attente anxieuse.

Ce jour-là le drapeau ennemi disparut de la façade de l'hôtel de ville. La nouvelle se transmit de bouche en bouche. On surveillait les moindres détails. Les convois semblaient se rendre du côté du Faubourg de Bretagne, ce qui, disait-on, était la bonne direction.

Puis ce fut une nuit fiévreuse, suivie le matin d'une terrible déception. Les couleurs allemandes s'élevaient à la mairie plus provocantes que jamais. Tout ce remue-ménage se réduisit à un changement de kommandantur. Von Rancke partait après avoir remis ses pouvoirs au colonel von Krupka.